

# LA PETITE ILLUSTRATION

REVUE HEBDOMADAIRE

PUBLIANT

LES PIÈCES NOUVELLES JOUÉES DANS LES THÉÂTRES DE PARIS,  
DES ROMANS INÉDITS, DES POÈMES, DES CRITIQUES LITTÉRAIRES  
ET DRAMATIQUES, DES VARIÉTÉS CINÉMATOGRAPHIQUES  
ET DES ÉTUDES TOURISTIQUES

COSTA DU RELS

## LA HANTISE DE L'OR

— RÉCITS —

I

ILLUSTRATIONS D'ANDRÉ DEVAMBEZ

PARIS  
EDITIONS DE « L'ILLUSTRATION »  
13, RUE SAINT-GEORGES, 13

Copyright by Costa du Rels, 1930.

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

## A VIE LITTÉRAIRE

### L'AMOUR EN FORMULES

offre beaucoup de pensées en gerbes et en couronnes. Il n'y eut jamais autant de moralistes que dans notre époque où, dit-on, la morale s'en va. Sans doute, ces pensées ne valent point toutes celles de Pascal ni ces observations à épigrammes celles de Piron ou de Rivarol. Mais la plupart sont plaisantes sinon toujours pensantes. Et parfois un homme d'esprit éduqué autant qu'un philosophe.

Il n'est aucun de ces recueils, si mince soit-il, qui ne réserve un chapitre à l'amour ou aux femmes, ce qui est tout un. Car comment parler de l'amour sans parler des femmes, et des femmes sans parler de l'amour ? M. Paul Géraudy, justement, signe dans la petite collection Hachette des « Maximes » un livre de notes sur l'amour. Et voilà une fois de plus l'amour mis en formules, ce qui est bien le plus indiscutable des paradoxes, car il n'est point de sentiment ou de passion qui se prête à plus de nuances et qui ne s'individualise davantage, selon les cas. Mais le paradoxe a le charme de la fantaisie et la fantaisie a quelquefois l'attrait mutin d'un travestissement du cœur.

\* \*

M. Géraudy constate qu'« on a beau ne pas s'aimer soi-même, on ne se trouve jamais assez aimé des autres ». Il observe également qu'« il faut être le sage Ulysse ou directeur de music-hall pour rester insensible à la beauté des femmes ». Mais il ajoute :

« Un esprit vraiment supérieur n'est jamais tout à fait dominé par l'amour. »

Plus loin, M. Géraudy conseille à l'homme « d'instruire son cœur ». Il constate que « les femmes n'aiment pas les apprentis », mais dénonce l'erreur trop fréquente qui consiste à confondre l'amour avec le plaisir.

Voici de jolies pensées à image :

« Beaucoup d'amants confondent l'amour et le plaisir et ressemblent aux voyageurs qui s'imaginent qu'ils aiment une ville parce qu'ils y ont bien déjeuné. »

« Les sens, qui marchent les premiers, entraînent le cœur avec eux dans des contrées où le pauvre n'avait que faire et le laissent s'y débrouiller. »

« Il y a beaucoup plus d'amour dans l'amitié que dans l'amour. »

« Le plus grand bien que nous ait jamais donné l'amour, c'est de nous avoir fait croire à l'amour. »

Ce qui séduira les femmes dans le petit livre de M. Paul Géraudy, c'est l'attentive et lucide tendresse que, dans le jeu de l'amour, il donne à cette plus faible, qui est si souvent la plus forte. Lisez :

« Après les avoir tant aimées, ne sois pas injuste pour elles. »

« Être belle est un rude état ! »

« Nous ne songeons pas assez, quand nous jugeons une femme, qu'il est difficile d'être une femme. »

« Nous la sommions d'être sincère, et nous ne l'aimons qu'hypocrite. »

« Nous lui jurons qu'elle est un ange et lui prouvons qu'elle est une bête. »

Et les expressions de l'observateur prennent une véritable émotion quand il donne à l'homme ces conseils :

« Laisse un peu le bonheur des peuples. Pense au sien. »

« Elle a tant besoin de bonheur ! Les femmes ont tant

de peine à se passer de bonheur !... C'est tout simple : elles n'ont que ça. »

« Un peu de courage ! Sois bon. »

« Le chagrin que tu lui fais, qui veux-tu qui l'en console ? »

Et ceci, qu'il faut lire et relire :

« Si ta compagne avait été à la hauteur de ton désir, crois-tu que tu aurais été à la hauteur de ta compagne ? »

\* \*

A la tendre morale de M. Paul Géraudy joignons quelques observations à étincelles, cueillies — sur l'amour — dans le petit livre consacré par la collection Léon Treich à *l'Esprit d'Oscar Wilde*.

« Le rêve est plus que la vie », nous dit Wilde. Donc ne nous attardons point aux vérités et ne perdons point notre temps à faire, en ce qui concerne les femmes, de l'introspection psychologique :

« Les femmes sont faites pour être aimées, non pour être comprises. »

Mais, si ce moraliste un peu inattendu conseille aux hommes de se faire des illusions sur les femmes, il voudrait bien prémunir les femmes contre le péril de se faire des illusions sur les hommes. « Les femmes, dit-il, nous traitent comme l'humanité traite ses dieux. »

Mais il ajoute, avec une dureté que désavouerait M. Géraudy :

« Elles nous adorent et nous ennuient continuellement, pour que nous fassions quelque chose pour elles. »

Sur la coquetterie féminine, nous cueillons cette épigramme, parfois juste :

« Aussi longtemps qu'une femme peut paraître de dix ans plus jeune que sa fille, elle est parfaitement satisfaite. »

Car voici que se pose, en annexe de ce problème insoluble : l'amour, cette question de la vieillesse menaçante ou de la jeunesse finissante.

Wilde dit :

« Le drame de la vieillesse n'est pas qu'on est vieux, mais bien qu'on fut jeune. »

et M. Géraudy écrit :

« Ah ! le drame n'est pas qu'on vieillisse mais bien qu'on ne vieillisse pas ! »

Les deux pensées se rencontrent. Elles sonnent le glas. L'automne des femmes et l'hiver des hommes, avec leurs ambitions fanées et leurs conséquences « dramatiques » — pour employer le mot des deux moralistes — ont, depuis toujours, inspiré des romans tristes. Pourtant, il semblerait que, comme nous l'avons constaté diverses fois, il y ait, depuis un quart de siècle au moins, aussi bien dans la vie que dans la littérature, comme un recul des saisons. *La Femme de trente ans*, de Balzac, ne pourrait pas ne pas être considérée aujourd'hui comme une très jeune femme, et la femme de quarante ans, dont trop de romanciers ont affirmé le déclin, peut, de nos jours, bras nus et cheveux taillés, jouer au tennis sans être ridicule.

Une illusion ! Peut-être. Sans doute. L'imagination peut tout quand elle se promène dans les mirages.

Une vieille chanson française ne disait-elle point, avec la sagesse expérimentée de nos pères, que « l'amour n'a pas de saison » ?

ALBÉRIC CAHUET.

COSTA DU RELS

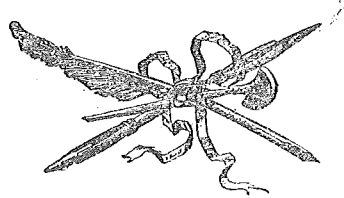
---

# LA HANTISE DE L'OR

RÉCITS

A RAYMOND ESCHOLIER.

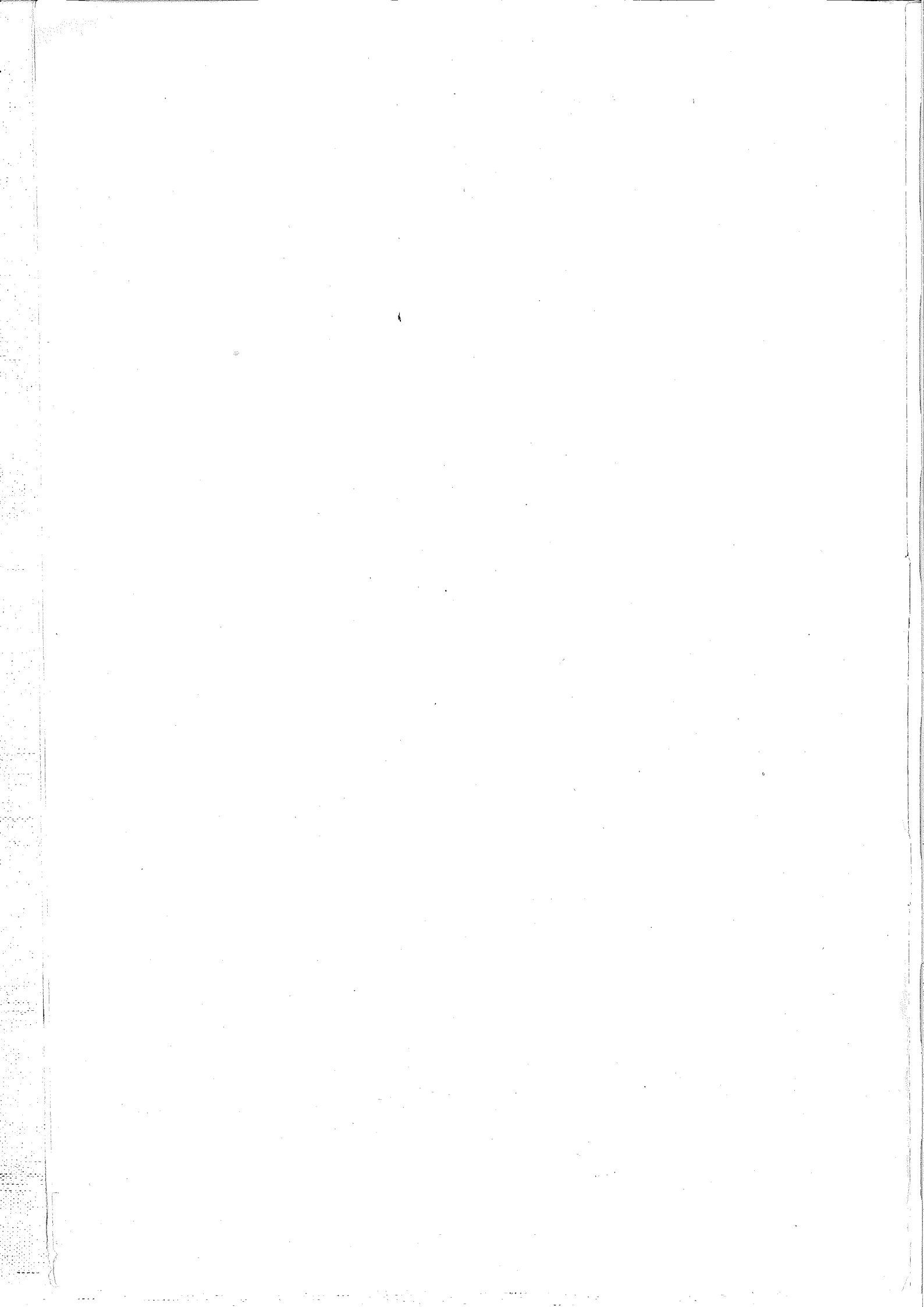
*Illustrations d'ANDRÉ DEFAMBEZ*



PARIS  
EDITIONS DE L'ILLUSTRATION  
13, rue Saint-Georges



Copyright by Costa du Rels, 1930.  
Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.



# LA HANTISE DE L'OR

---

## MÉMOIRES DU COMTE D'ORB

---

*Vers les premiers mois de l'année 1910, je parcourais la province de Sud-Lipéz, à la recherche d'un gisement de borax. Cette province comprend une des régions les plus dépeuplées des hauts plateaux boliviens.*

*Terres solitaires et mornes en habits de bure, boursouflées de grands monts charnus, plaines allongées au soleil en une sorte de bouderie pétrifiée, désolation étale d'un paysage sur lequel est posé le lourd couvercle du ciel, pour empêcher la tristesse de se répandre sur le reste du monde... Point de routes. A peine quelques sentiers étroits et malaisés. Et loin, très loin, le chemin de fer qui monte du port d'Antofagasta, traverse le désert d'Atacama et s'interne en Bolivie. Tout cela à une altitude de 4.000 mètres, où l'air est presque irrespirable. Une légère blessure au pied m'obligea de gagner Collpa, le hameau le plus proche, en quête de quelques médicaments. Quant à mes compagnons, ils continuèrent leur chevauchée du côté de la frontière chilienne.*

*Collpa était un fantôme de village. Ses maisons closes aux murs dévastés disaient l'abandon et la misère. Le clocher de l'église s'était à demi effondré, crevant la toiture ; l'horloge avait roulé au fond d'une courette et gisait là, ronde et atone, comme un œil hors de son orbite. Nul n'avait songé à relever ces ruines. A quoi bon ? Les mines d'alentour, jadis si prospères, étaient épuisées. La fameuse « Mesa de Plata » avait disparu. Plus d'affaires. La plupart des habitants avaient émigré vers les entreprises nouvelles de Uncia et de Llallagua. A peine restait-il là quelques vieillards, des femmes et de rares adultes, chasseurs de chinchillas, qui avaient de louches accointances avec des contrebandiers chiliens. Le vent de la puna (1), aux sautes brusques, berçait et jouettait tour à tour la torpeur de ce hameau qui, pareil à une momie, achevait de se désagréger au soleil.*

*En y pénétrant, mon premier soin fut de chercher le corrégidor. Il avait disparu,*

(1) Vocable dont on se sert en Bolivie pour désigner toute la région des hauts plateaux.

sans qu'on eût cherché à lui donner un successeur. Quelques visages apeurés se penchèrent, de-ci de-là, au seuil des portes. Les uns s'effacèrent à mon approche et d'autres me sourirent stupidement. Des chiens aboyaient à mes trousses. Je finis par trouver un gamin déluré qui me dit :

— Il n'y a plus que le tata, *senor*... Il faut aller le trouver...

Le tata, c'était le curé. J'en fus agréablement surpris, car il était tout naturel qu'il eût péri sous les décombres de son église et qu'on ne l'eût point remplacé. C'est ainsi qu'on donne le coup de grâce aux bourgs moribonds.

Il habitait une maison à un seul étage qui avait dû être verte jadis. Ainsi tous deux — la mesure et le prêtre — apparaissent leur croissante vétusté. Car le curé était plus que septuagénaire. Je le vois encore : grand, voûté, joues creuses sous la poussée de quatre poils d'argent ; petits yeux malicieux, fureteurs, d'une déconcertante mobilité ; une bouche édentée qui me salua du sourire rose de ses gencives dégarnies. Je sus plus tard la cause d'une pareille amabilité : il y avait huit ans qu'il n'avait point parlé à un blanc.

À défaut d'un chapeau ecclésiastique à bords relevés, il avait le chef coiffé d'un melon élimé et grasseyeux, échoué à Collpa, Dieu soit après combien d'avatars. Sa soutane avait dû être noire, puis verte ; j'aurais bien eu de la peine à lui trouver une couleur. Sa teinte tenait du bois moisi ou de la boue sèche. Ce vieux curé, grotesque et émouvant, était pareil à toutes les chaumières du village. Le soleil, la pluie et le vent l'avaient calciné et râpé, sans venir à bout de son imposante décrépitude. Il me tendit la main en tâchant d'enfermer dans des paroles heurtées et pâteuses l'offre évangélique de l'hospitalité.

— Je m'appelle Gomèz, me dit-il, à la disposition de usted, Juan de Dios Gomèz, presbitero.

— Merci, tata, lui dis-je.

— Je m'excuse auprès de vous de la pauvreté de ce logis. C'est encore un miracle de la très sainte Providence qu'il y ait ici quelques pierres debout... Voilà deux ans que l'on a effacé Collpa de la carte géographique de la Bolivie. Lastima ! Mais, parons au plus pressé. J'ai là une petite pharmacie. Pendant que je préparerai de la charpie, Encarna vous conduira à votre chambre. J'irai là vous soigner.

Et il me remit entre les mains d'une vieille chola ratatinée qui me mena dans une sorte de réduit étroit, meublé d'un lit branlant, d'une chaise boiteuse et d'une cuvette à l'émail écaillé.

Je demurai un mois à Collpa. Ma blessure se cicatrisait lentement. Obligé de garder la plus grande immobilité, je passai mes journées au soleil, en une sorte d'hébétéude animale, au fond d'un patio assez protégé du vent.

Le curé recevait, entretemps, la visite de quelques Indiens qui venaient en quête de répons pour leurs morts. J'entendais sa voix chevrotante psalmodier dans la pénombre d'une chambre et puis le bruit des sous tombant dans une assiette. Chaque répons coûtait dix centavos. Mon hôte remplaçait ainsi un casuel que le gouvernement avait supprimé un beau jour en biffant Collpa de la carte du pays. Parfois même, quelqu'un, venant de loin, lui apportait des poulets ou des canards. Ce présent semblait être le plus agréable au cœur du vieux prêtre. Il recevait les volatiles ébouriffés, gravement, onctueusement, comme un seigneur d'autrefois exerçant son droit de gélinaige.

Les journées, d'une invariable monotonie, semblaient tomber en poussière autour de nous, à l'instar des êtres et des choses.

Quant aux offices, don Gomèz n'en célébrait qu'une fois par mois, un dimanche, lorsqu'il faisait beau temps. De fort bonne heure, on dressait alors une sorte d'autel sur la grande place du village, au pied d'un cadran solaire élevé, en 1683, par l'Espagnol fortuné Lopèz de Quiroga et portant cette devise banale : *Vulnerant omnes, ultimat necat*.

Un Indien, nommé Rafito, annonçait la messe en tapant à tour de bras sur

un vieux bidon, car on n'avait point osé rechercher les cloches sous les décombres du clocher. Des vieillards et des femmes qui portaient un marmot sur le dos abandonnaient leur taupinière et accouraient en foule se prosterner autour de leur patriarche. Celui-ci, rajeuni et transfiguré sous une chasuble aux dorures éteintes, découpait un profil d'apôtre sur le fond du ciel.

A défaut de cierges, le soleil mettait autour du tabernacle le flamboiement de son or. Et cela donnait un sens à cette messe basse, dite en plein désert par un vieux prêtre vermoulu, dont la chevelure blanche voltigeait au vent...

Après le *Ite Missa est*, le tata bénissait une dernière fois les fidèles. Son grand signe de croix, par-dessus nos têtes, semblait exorciser le paysage et adoucir la solitude. Ensuite, il regagnait le presbytère, suivi d'Encarna et de Rafito ployant tous deux sous le faix des objets du culte.

Au milieu de la place, redevenue maussade, le cadran reprenait son autorité et continuait à suspendre sur le malheureux hameau cette menace de « la dernière heure qui tue ».

Que de fois, pendant ma convalescence, ai-je arpenté cette morne esplanade où le vent faisait tournoyer d'énormes trombes de poussière. Pas une âme. La tristesse et le silence soudés l'un à l'autre, à tout jamais...

Un soir, le curé, mis en verve par deux petits verres de aguardiente, se prit à raconter des histoires. Ah ! son verbe était coloré et sa langue bien pendue. Il avait été mineur jadis, un de ces mineurs malchanceux que la terre repousse. Ensuite, il avait cherché des trésors...

— Vous y avez perdu naturellement votre temps, lui dis-je.

— Oui et non, me dit-il. Si je n'ai point mis la main sur eux, j'ai, en tout cas, savouré d'incomparables émotions.

— Sur des données réelles ?

— Certaines et authentiques. Mais Dieu n'a point permis que j'arrive à mes fins. Que sa volonté soit faite. Il élira un autre, tôt ou tard. Celui-là trouvera la fortune que j'ai si ardemment poursuivie. Peut-être dans deux siècles. Qui peut prévoir cela ?

Je ne sus dissimuler un sourire d'incrédulité.

— Vous me prenez pour un maniaque, n'est-ce pas ?

— Non, mais ces histoires de trésors sont toujours bien suspectes. Je préfère passer deux mois dans la Cordillère à la recherche d'un filon d'étain, ou même de plomb, qu'à gâcher mes jours sous la foi d'aussi folles calembredaines...

— Tenez, j'ai là une liasse de vieux papiers. Ce sont les mémoires d'un Espagnol qui mourut à Potosi, vers la fin de l'avant-dernier siècle. C'est très curieux... Lisez-les. Cela vous aidera à supporter l'ennui de ce séjour forcé. Le manuscrit est en mauvais état, mais la calligraphie est soignée. Un rude gaillard, ce comte d'Orb. Hélas ! on ne trouve plus des gens de cette trempe-là, aujourd'hui.

Le lendemain, mon hôte me remit un gros cahier aux pages déchirées, où un grimaud malhabile semblait s'être patiemment exercé à tracer des caractères tarabiscotés. Les initiales, comme dans certains parchemins d'autrefois, étaient ornées d'entrelacs et de fleurettes. L'encre, après un siècle et demi, avait pris une teinte rougeâtre, revêtant ainsi tous les mots d'une rouille uniforme, comme pour y atténuer le feu des passions exprimées.

Et voici ce que j'y lus.

\* \* \*

... J'arrivai à Paris, le 12 mai 17... , ayant été nommé attaché à notre ambassade auprès de S. M. le roi Louis XV, qui poussait à l'ombre du Régent.

L'ambassadeur était le prince de Cellamare. Il me reçut avec mille démonstrations de courtoisie, sachant que, fils du marquis de Los Rios, j'étais dans la

manche du premier ministre, Albéroni. Avec une certaine emphase et des gestes nerveux qui dérangeaient souvent l'équilibre de sa perruque, l'ambassadeur me dit :

— Vous êtes jeune et beau, don Balthazar de Mogrovejo. Un rôle fort agréable vous est dévolu auprès de moi. Allez de par le monde. Répandez-vous, comme se répandent le parfum et la brise ; votre nom et votre qualité vous ouvriront toutes les portes. Pénétrez dans les salons et les alcôves. Regardez. Écoutez... et faites-m'en un minutieux rapport... Vous avez toute latitude pour devenir, à cette condition-là, le plus gentil et le plus osé conquérant de Paris...

Avec toute l'ardeur du néophyte, j'obtempérai aux ordres de mon chef.

Au bout de huit mois, j'avais fait honneur à sa confiance. Lié aux plus influents seigneurs, admis dans le cercle des dames du plus haut lignage dont quelques-unes furent sensibles aux galanteries gongoriniennes que je sus leur débiter à propos, je regardais, j'écoutais comme il sied à un jeune diplomate d'avenir. L'ambassadeur en fut tout aise.

Ainsi donc, je goûtai immodérément aux plaisirs que la capitale du royaume de France dispense sans compter à ses hôtes de marque.

Un jour, j'eus le malheur de perdre au lansquenet plusieurs milliers de livres. Pour les payer, j'eus recours à une sorte de rouque nommé Laffinaudy. J'étais tombé dans d'innombrables rets. Je ne devais plus en sortir qu'au prix d'une bien triste abdication.

Ce Laffinaudy, ignoble rebut de la rue Quincampoix, être ténébreux à l'œil torve et au sourire empesé, s'empara désormais de moi. Connaisseur expert des vices et des penchants humains, il sut organiser d'admirables fêtes où l'amour et le jeu se partageaient à qui mieux mieux des convives de tout acabit. Mon aveugle jeunesse ne sut pas distinguer le gouffre ouvert sous mes pas. La vie se présentait sous de si belles couleurs...

Ainsi, peu à peu, je devins, le plus doucettlement du monde, plus Parisien qu'Espagnol, tant une hospitalité savamment dosée peut amollir l'âme et engourdir la mémoire. Mes succès ne se comptaient plus. Mais, en échange, toute cette existence de dissipation et de vice se préparait à me révéler son douloureux revers.

Je devais à Laffinaudy — intérêts et principal — une somme considérable. Ce coquin possédait des billets signés par moi, Dieu seul sait en quelles circonstances. Il m'en réclama, un beau jour, le remboursement. Et c'est ici que se place l'événement capital de ma vie.

Laffinaudy, loin de se fâcher de ne point revoir de sitôt la masse d'écus dont il m'avait si bien suggéré l'emploi, me présenta à une sienne nièce. Elle était, paraît-il, la fille unique du comte Dorrigo, chevalier au service de S. M. le roi de Naples et mort depuis dans une action de guerre. J'ai toujours pensé que ce brave *cavaliere* avait trépassé à temps pour que nul ne s'enquît de sa véritable identité.

La jeune fille — Isolina — fraîche émoulue d'un couvent de la rue de Grenelle où S. A. la duchesse du Maine faisait de fréquentes retraites, était belle à ravir ! Ah ! le grelin connaissait bien mes goûts. Il n'aurait jamais pris la peine d'avoir pour nièce un de ces êtres dont la nature, elle-même, doit rougir. Une peau d'or, comme patinée par Tiepolo, des cheveux tout aussi dorés et dont le reflet était atténué par deux prunelles de jais brûlant. Se peut-il que le démon puisse se servir de la beauté avec autant d'adresse que le bon Dieu ?

Par saint Jacques, j'en tombai amoureux fou. Elle, de son côté, semblait couronner ma flamme, outrepassant ainsi (car Amour commande au cœur le plus rebelle) aux enseignements alambiqués de son oncle. Nous eûmes de fréquents rendez-vous, grâce à la bienveillante complicité de la duègne d'Isolina, Mme Fillon. Cette complaisante personne devint notre ombre tutélaire. Isolina semblait avoir pour elle beaucoup d'égards. Je ne manquai point de la combler de menus présents, de bonbons, car elle était gourmande, et de vêtements chauds,



car elle était frileuse. Je prisai sa discrétion et son tact. Elle avait l'air d'ailleurs d'aimer beaucoup Isolina. Sorte de cerbère affectueux, elle montait la garde autour de nous, l'œil en tapinois, velue, incarnadine et potelée, bercée au travers de la cloison par les baisers et les confidences qu'étourdiment nous échangeons. Ainsi encouragé, notre amour ne pouvait que prospérer.

Je louai donc, aux environs du hameau de Passy, bien loin de la capitale, un joli petit pavillon où nous courûmes nous enfermer. Cela dura cinq, six mois peut-être. J'allais dire cinq ou dix jours, tant cela me parut bref. *Voluptatum usurae morbi et miseriae*. Isolina sentit soudain tressaillir dans son sein le fruit de nos amours. Elle pleura, se tordit les bras, parla de déshonneur, de vie brisée, de faute irréparable et de mille autres billevesées. Le rose de ses joues s'effeuilla. Moi, j'exultais. Un enfant ! un bâtardeau ! mais j'étais ravi à pleurer avec autant d'ardeur qu'Isolina elle-même — mais de joie et d'orgueil.

Quelques jours après, Laffinaudy se présenta chez moi de fort bonne heure.

Il entra dans ma chambre, d'un pas décidé, enleva son chapeau, non sans me faire un salut cérémonieux, se dépouilla de son manteau et s'installa auprès de mon lit. Et cependant que ses doigts caressaient nonchalamment une fine épée qu'il portait en verrou, il me tint ce langage :

— Je m'excuse, don Balthazar, de troubler un sommeil qui devait être d'autant plus délicieux qu'il était matinal. Monsieur de Mogrovejo, moi, Julian Laffinaudy, informateur privé de M<sup>me</sup> la princesse des Ursins, je vous demande votre main au nom de ma nièce Isolina, comtesse Dorrigo.

La maison se fût écroulée que j'eusse été moins surpris. Je ne fis qu'un haut-le-corps. Et, quoique les vapeurs du sommeil ne fussent pas tout à fait dissipées, je me retrouvai, en chemise et bonnet de nuit, nez à nez avec le drôle.

— Mon cher, vos propos sont incohérents, lui dis-je.

— Je parle à un *caballero*, s'écria-t-il.

— Il me semble, poursuivis-je d'un ton cassant.

— La noblesse napolitaine vaut bien l'espagnole. Entre gens bien nés, il ne peut y avoir d'équivoque. La famille Dorrigo compte dans le passé trois doges, un cardinal, deux amiraux et une multitude de valeureux chevaliers...

— Laffinaudy, m'écriai-je, halte-là ! A quoi bon dépenser ainsi votre verve et votre imagination ? Sachez que je ne me marierai jamais !

— Des sonnettes, des sonnettes... monsieur de Mogrovejo.

Et Laffinaudy ricana. Un rire strident détendit ses mâchoires et déborda — fâcheux contraste — sur son jabot somptueux et léger.

A cette époque-là, j'étais excessivement vif. Pour un oui, pour un non, je mettais flamberge au vent. Je contins cependant mon indignation et, prenant mon Laffinaudy par son attirant jabot, je le secouai vivement.

— Que Dieu te damne, usurier ! Que le diable t'emporte, intrigant véreux ! Si je ne te fais pas don de six pouces de fer, c'est que ma lame n'est point destinée à larder des capons.

Mes gens accoururent, l'entraînèrent de force et, après l'avoir rossé à souhait, le jetèrent à la rue.

Durant quelques semaines, je m'occupai, à l'ambassade, de certaines besognes fort secrètes. Laffinaudy, comme je crois l'avoir déjà dit, était précisément l'un des agents de M. le prince de Cellamare, Hélas ! mon algarade devait nous aliéner cet homme, comme nous le verrons par la suite.

Un soir, l'ambassadeur m'ordonna de partir le surlendemain avec les abbés de Porto Carrero et de Montéléone qui rentraient « tras los montes ». J'étais chargé de leur prêter aide et protection jusqu'à la frontière. Je devais ensuite passer quelques jours aux eaux de Luchon et rentrer à Paris par petites étapes. Comme on m'avait affublé d'un faux passeport établi au nom du chevalier de Mira, banquier espagnol, venant de Londres, je compris toute l'importance de ma mission.

En rentrant chez moi, ce soir-là, une douce senteur de verveine me révéla une chère présence. Isolina m'attendait, toujours accompagnée de l'inévitable dame Fillon. Je lui annonçai mon départ et j'eus l'irréparable maladresse de lui dire d'un ton sotttement mystérieux :

— Vous parlez, désormais, au chevalier de Mira, banquier espagnol.

Ces paroles, dictées par un élan de vantardise et de forfanterie, m'obligèrent à lui raconter que mon absence serait de courte durée. Dame Fillon, un sac de dragées entre les mains, semblait sommeiller. Mes explications et mes caresses rassurèrent Isolina, mais nous dûmes abréger nos adieux, car j'attendais la visite de l'abbé de Porto Carrero, désireux de s'entendre avec moi sur certains détails du voyage.

Le départ eut lieu le surlendemain.

L'abbé de Porto Carrero était une bien aimable personne. Neveu d'un cardinal fameux, on disait qu'Alberoni le préparait aux plus hautes fonctions. Long et fluët, il parlait d'une voix de monsignore, très douce, un peu mielleuse. Quant à Montéléone, fils de notre ambassadeur à Londres, il rentrait rétablir sa santé compromise, et sa faiblesse était si grande qu'il préférait garder le silence.

Porto Carrero et moi devînmes une bonne paire d'amis. Enfermés dans cette boîte geignante qu'est un coche, nous n'échappâmes au malaise d'un fastidieux et lent itinéraire qu'en devisant aimablement. De fil en aiguille, au bout de trois jours, nous arrivâmes au point délicat de la politique européenne... Et voilà qu'avant la couchée d'Ecures, Porto Carrero me confia qu'il était le porteur du brouillon d'une lettre du jeune Louis XV, que notre roi devait signer. Ce brouillon avait été établi à Sceaux, chez la duchesse du Maine, par ses hommes liges, le cardinal de Polignac et le comte de Malezieux. L'indiscret abbé ajouta même que le Régent allait être remplacé par le duc du Maine en attendant que Philippe V fit valoir ses légitimes droits au trône de France. Et sa main ne cessait de caresser une superbe serviette en maroquin violacé dont il ne se séparait jamais.

J'en fus véritablement troublé.

Tout près de Poitiers, notre véhicule, au passage d'un gué, heurta une roche à fleur d'eau et l'un des essieux fut brisé.

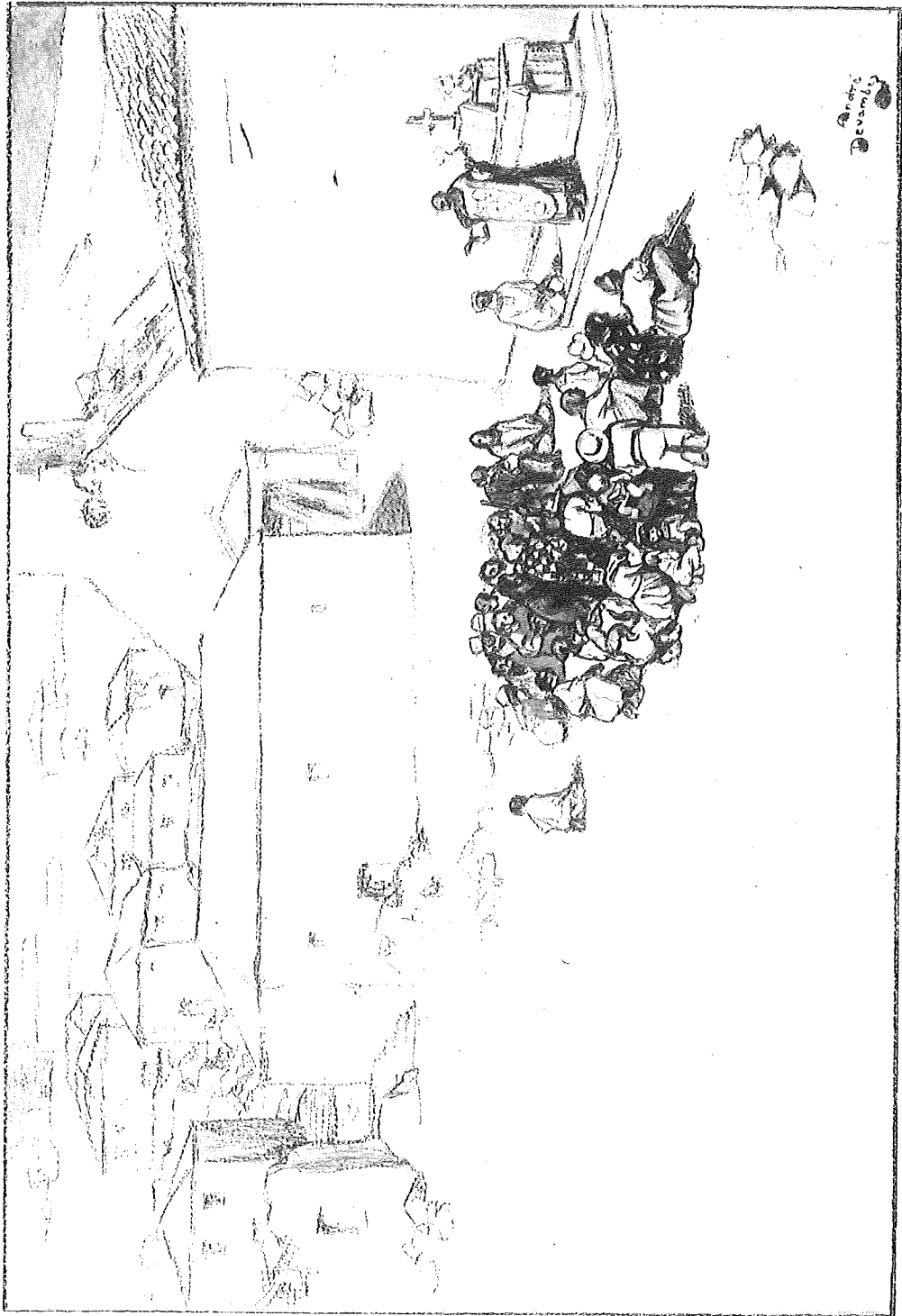
On vint nous tirer fort à propos d'une aussi fâcheuse posture. Mais notre voyage fut arrêté et nous dûmes attendre que le coche pût reprendre la route.

Le lendemain, à l'aube, un grand vacarme nous réveilla. La maréchaussée ! Un officier du nom de Mesnil, moustachu comme le grand Mogol, l'épée au poing, nous signifia un mandat d'arrêt signé par Dubois lui-même. Nous étions perdus.

Insensible à nos augustes noms, Mesnil s'empara de nos papiers et de nos personnes. Sa grosse main, velue comme une araignée des tropiques, s'abattit sur les missives d'Isolina que je portais sur le cœur. Et je vis, avec épouvante, que ces adorables murmures d'amour allèrent rejoindre, au fond de la fatidique serviette violacée, l'imprudente correspondance de Cellamare à Alberoni...

On eut quelques égards pour Porto-Carrero. Montéléone fut laissé libre de poursuivre sa route. Mais moi, comme tout banquier que j'étais, je me vis accuser d'escroquerie... Et cela sans pouvoir me défendre. Le chevalier de Mira, dont on m'avait malencontreusement fait endosser la douteuse identité, avait, paraît-il, berné à Londres quelques gentlemen trop crédules. Et c'est moi qui allais payer ses méfaits. O ironie ! Nous fûmes ramenés à Paris, sous bonne escorte.

Ce n'est qu'au relais d'Arpajon, avant d'arriver dans la capitale, que je pus revoir, sans pouvoir toutefois lui parler, l'abbé de Porto Carrero. Quelle piteuse et grise mine, justes dieux ! Une barbe vieille d'une semaine assombrissait ses joues, ses yeux luisaient comme deux escarboucles et ses lèvres avaient perdu leur petit pli hautain. Tout le visage semblait avoir coulé par deux rides, profondes comme des rigoles, qui reliaient la base du nez aux commissures des lèvres. Sa soutanelle était tachée et il manquait un gland à son chapeau.



DES VIEILLARDS ET DES FEMMES QUI PORTAIENT UN MARMOT  
SUR LE DOS ABANDONNAIENT LEUR TAUPINIÈRE ET ACCOURAIENT  
EN FOULE SE PROSTERNER AUTOUR DE LEUR PATRIARCHE.  
(Page 5.)



Quant à mon accoutrement, qui aurait pu le décrire ? Il devait être aussi piteux que celui de mon malheureux compagnon. Nous remontâmes en voiture. Je n'ai plus revu de ma vie l'abbé de Porto Carrero. Cardinalino brisé dans l'œuf, je pense qu'il a dû finir ses jours dans un couvent de Bénédictins.

Ces messieurs du Parlement s'emparèrent de ma personne. Quel supplice ! Mille questions fort captieuses me furent posées ; on scruta mon passé, chacun eut le droit de braquer sur mon cœur une loupe aussi insolente qu'indiscreète. Du matin au soir, dix tortionnaires s'acharnèrent sur moi ; et, à la longue, je ne fus plus, entre leurs mains, qu'un vieil habit dont ils secouaient les basques à toute heure...

Cela dura trois mois. Et quand, pressé par la faim de liberté ainsi que par la fatigue d'une trop longue captivité, j'osai avouer qui j'étais, on me rit au nez et on fit semblant de ne pas me croire. J'invoquai le témoignage de l'ambassadeur. On rit de plus belle...

Un soir que j'étais affalé sur l'immonde paillasse qui me servait de grabat, ma géôle s'éclaira d'une douce lueur rose. Que vis-je ? Isolina et, derrière elle, dame Fillon, silencieuse et benoîte dans sa cape noire.

— Balthazar, me dit-elle, je viens vous sauver. Pliez-vous à toutes les exigences. Songez que vous êtes mêlé à un affreux complot... Si vous voulez sortir d'ici, ce ne sera qu'après avoir donné votre nom à l'enfant que je porte dans mon sein.

— C'est la condition de votre grâce, se permit d'ajouter pour la première fois dame Fillon.

J'étais abasourdi. Ma lèvre tremblait. Je roulais des yeux révoltés par la stupeur. Un baiser d'Isolina me tint lieu de cordial. Quand je relevai la tête, je vis devant nous un prêtre revêtu d'une somptueuse chape aux larges bandes d'orfroi.

Je compris.

— *Deductio in domum mariti...*

J'eus un mouvement de retraite. Isolina me prit la main et me souffla :

— Pas un mot, laissez faire, c'est votre délivrance.

Ses grandes prunelles brillaient d'un feu insolite sous la montée des larmes. Elle me pressa la main désespérément. Ma superbe s'écroula. Le rebelle que j'étais se dégrada comme coq au coucher du soleil. Tous mes élans de révolte, d'orgueil et d'insolence s'apaisèrent. Je ne fus plus qu'un pauvre diable, humilié, dont les épaules ne portaient qu'une tête vide.

Le prêtre marmonnait sa sourde cantilène. Il leva, soudain, sa dextre... J'eus une dernière velléité de réagir. Ma bouche se tordit. Un cri se noua dans ma gorge. Hélas ! ce fut tout. J'aurais dû hurler : Non ! non ! mille fois non !

— *In nomine Patri, et Filii, et Spiritui sancti.*

C'était fini. Je venais d'être ligoté à jamais par les liens indissolubles du mariage.

Je ne vis que la figure grimaçante d'un enfant de chœur, nabot hideux je ne sais d'où sorti.

— Vous allez maintenant, mon fils, purifier, dans la prière, le jeûne et la méditation, cet esprit si hanté par le Malin.

Il entraîna Isolina. Le lourd vantail retomba sur moi comme la dalle d'une tombe.

J'étais atterré. Quel engrenage de faits plus incohérents et plus romanesques !...

A cette heure, me dis-je, le Régent et Dubois tiennent tous les fils de la conspiration. En quelle posture se trouvera l'ambassadeur ? Et l'abbé ? Et la France détachée de l'Espagne ? Autant de questions lancinantes que je me posais.

Tout cela, certes, revêtait à mes yeux une grande importance. Mais ce que je ne pouvais pas concevoir, c'était ma situation personnelle, cette sentence, ce

mariage forcé... Qu'on me condamnât, qu'on m'embastillât, je n'avais rien à redire. Mais, par ordre du Régent, me faire grief d'une amoureuse toquade, subordonnant la paix du royaume à la vertu délabrée d'une femme... Inouï ! Inouï !

La porte de mon cachot grinça légèrement. Le judas grillé, jamais ouvert, laissa filtrer un rais de lumière. Et quelle ne fut pas ma stupéfaction en reconnaissant le bilieux marquis de Laffinaudy.

— Mon cher comte, je suis navré de vous rendre visite en un lieu si incommode, fit-il d'une voix aigrelette. J'ai tenu tout de même à vous apporter mes vœux les plus sincères. Je suis certain qu'Isolina Dorrigio sera heureuse. Le mariage... dame... a été célébré un peu... au débotté. Hé ! hé ! hé ! Les temps sont durs pour les Espagnols... Hé ! hé ! Mais que vous êtes imprudents, morbleu ! Ne pas chiffrer vos dépêches ! Les confier à un *piccolo monsignore*. M. l'ambassadeur a commis là une bévue irréparable. Ah ! si j'avais su ?... Si j'avais su... Mais que voulez-vous, votre départ me bouleversa. C'était la fuite devant Vénus et Mercure... Cela, du moins, en avait l'air. Je ne fis ni une ni deux et m'en fus trouver M. le lieutenant-général, le comte Voyer d'Argenson. On lança vingt hommes à vos trousses. Et voilà qu'avec l'infidèle on ramène — surprenante trouvaille — des documents d'une capitale importance.

J'écoutais, médusé.

— Vous nous avez dénoncés, misérable, hurlai-je.

— Souffrez que, maintenant, dans l'imaginaire corbeille de mariage, ricana-t-il à son habitude, je dépose la dot convenue d'Isolina. La voici !

A travers le grillage, il glissa quelques papiers qui voltigèrent un instant et vinrent tomber à mes pieds. C'étaient les billets naguère signés par moi. Je les ramassai pour les lui jeter au visage. Le judas s'était refermé. Laffinaudy avait disparu.

Le lendemain, de très bonne heure, il gelait à pierre fendre, je quittai ma geôle. Après maintes montées et descentes, au travers des couloirs sombres comme les avenues de l'enfer, on me hissa sur un coche de misérable aspect. Et, coincé entre quatre policiers qui sentaient mauvais, on m'emmena au travers d'un pays que mes yeux ne voulurent plus reconnaître.

Pendant un grand nombre de jours, nous roulâmes sur des routes innommables ; puis le coche atteignit Hendaye.

La vue de la Bidassoa me fut aussi douce que la vue de la femme aimée. Quelques mots de mes incommodes compagnons échangés avec l'officier de garde, qui, tout au long du jour, faisait les cent pas, au bout d'un pont, me firent comprendre que mon odyssee touchait à sa fin.

Quelques heures d'arrêt. Je pus mettre un peu d'ordre moins dans ma toilette que dans mes idées et l'on m'embarqua sur une sorte de chaloupe plate au pavillon fleurdelysé. Un officier assis au gouvernail me dit que j'allais être déposé à l'île des Faisans.

L'île des Faisans... Sous ce poétique vocable s'allonge un misérable amas de terre que Mazarin et D. Felipe de Haro choisirent pour sceller le plus somptueux des pactes ; île amorphe, sans débarcadère ni garde-fou, qui se laisse aller, motte par motte, caillou par caillou, désagrégée, dégoûtée, au fil de l'eau... En la voyant apparaître au loin, je crus qu'en un accès de rage le lit de la Bidassoa s'était soudain relevé et faisait le gros dos...

On me déposa sur le rivage, comme un lépreux. Tout un fouillis de plantes aquatiques me happa. Je n'en sortis qu'après de multiples efforts. Et que vis-je, devant moi, au pied d'un saule ? Isolina, grelottante et blême, sous une petite cape de satin cramoisi.

La destinée s'était déjà tant complu à se gausser de mon pauvre esprit qu'une pareille présence, dans l'île fatidique, ne m'étonna pas outre mesure.

Sans poser d'inutiles questions, j'avisai le moyen de gagner la terre ferme.

La Providence fit en sorte qu'un marinier qui raccommodait des filets sur la rive espagnole aperçut mes signaux. Quelques instants après, Isolina et moi, crottés, pâles et transis, mîmes le pied sur le sol privilégié où j'avais vu le jour. Le marinier, un brave Guipuzcoan, au parler rude et au cœur d'or, nous mena dans sa cabane, tout heureux d'obliger ainsi des gens de qualité.

\* \* \*

Me voici arrivé à la fin de mes calamités en terre étrangère. Si je les ai racontées, trop prolixement peut-être, c'est afin d'expliquer par quel singulier enchaînement de circonstances j'avais été obligé d'épouser, en somme, une inconnue qui allait prendre dorénavant une formidable place dans mon existence.

Un long voyage, par des routes défoncées, de Paris à la frontière ne pouvait avoir sur sa santé que la plus fâcheuse des influences. Elle accoucha avant terme, à Fontarabie, où nous nous étions réfugiés. L'enfant ne fut pas viable. J'en ressentis quelque regret. Oh ! comme je m'en réjouis aujourd'hui ! Il y a trop de sacripants de par le monde...

Aussitôt que la santé de ma femme se fut raffermie, je la laissai auprès de la marquise de Vizcaya, que nous avons eu le bonheur de trouver et dont l'hospitalité nous fut bien précieuse. Je partis pour Madrid. J'oubliais de dire que la marquise de Vizcaya, veuve du général marquis de Vizcaya, était une petite cousine de mon père et, au demeurant, un des cœurs les plus purs que j'aie connus.

A Madrid, mes tribulations recommencèrent. Mon père chassait en Andalousie. Le cardinal Alberoni refusa de me recevoir ainsi que le prince de Cellamare, expulsé de France longtemps avant moi et qui venait d'être nommé gouverneur de Castille. Il paraît que les abbés de Montéléone et de Porto Carrero me rendaient responsable du lamentable échec de leur voyage. J'eus beau protester de ma bonne foi. Le dernier arrivé a toujours tort. On parla même de me faire passer devant un tribunal. Il y eut quelqu'un pour affirmer que j'avais commis des escroqueries sous le faux nom de chevalier de Mira... Je pus craindre un emprisonnement. Dieu merci, mon père, prévenu à temps, rentra à Madrid. Il alla voir le cardinal mais revint fort courroucé.

— Monsieur, me dit-il, Dieu et le Roi, avant tout. Je vous avais bien recommandé cela. Paris, hélas ! vous l'a fait oublier. S. Em. le cardinal m'a affirmé que, la veille de votre départ, vous vous étiez laissé aller à des révélations politiques dans les bras d'une fille... Oui, monsieur ! C'est comme vous l'entendez. Une fille, pensionnaire d'une maison malfamée, dont la tenancière est une femme nommée Fillon. C'est cette procureuse qui vous a fait prendre dans ses filets. Galantin, oui, jobard, jamais ! Ah ! monsieur, vous ne m'inspirez que de la pitié. Surtout ne vous trouvez jamais plus en présence de M. le prince de Cellamare. Il a parlé de vous en termes fort désobligeants. Aussi, aux justes récriminations de Son Eminence, je n'ai su qu'opposer votre jeunesse présomptueuse et écervelée, en la priant, pour toute punition, de vous abandonner au remords. Vous êtes l'auteur d'un délit dont les conséquences sont incalculables.

Ces remontrances dites d'un ton rogue me firent voir, en effet, la grave faute que j'avais commise. J'en demandai bien pardon, sans toutefois avouer la vérité. Je n'osai même pas protester contre la calomnie touchant l'obligante dame Fillon.

Quelques jours après, je reçus de mon père un billet ainsi libellé :

« Monsieur, ma cousine de Vizcaya m'écrit de Fontarabie. Elle héberge, dit-elle, votre légitime épouse. Il y a sûrement là une erreur. Dites-moi, sur votre honneur, qui est cette femme. Je pense qu'il s'agit là d'une nouvelle fredaine. J'aurais préféré que, sur ce point, vous vous fussiez abstenu d'un stratagème

aussi déplaisant qu'irrespectueux. Rentrez à Fontarabie, faites que cette personne s'éloigne au plus tôt et revenez pour que nous tâchions de refaire votre avenir si étourdiment compromis.»

Je répondis à mon père par une longue lettre explicative où je lui avouai qu'Isolina Dorrigo était bien ma femme devant Dieu, sans cacher les circonstances navrantes qui avaient présidé à cette union.

Je tentai, par trois fois, de fléchir l'indignation paternelle. La porte de sa maison fut sourde à mes appels. Le vieux Rufino, les larmes aux yeux, m'en interdit l'entrée. Je rentrai à Fontarabie. Isolina, complètement remise, me reçut à bras ouverts. Ses baisers, comme toujours, me firent oublier l'amertume de l'heure présente. Je lui racontai les détails de mon séjour à Madrid en taisant tout ce qu'il y avait d'offensant à son égard. Abandonnant l'attitude passive qu'elle avait eue jusqu'alors, elle me remonta l'esprit, retrempa mon énergie, et nous décidâmes ensemble de nous ouvrir à la marquise. Celle-ci, avec cette bonté qui était l'essence même de son être, ne nous refusa ni son aide ni sa protection.

Après avoir consulté son directeur de conscience, elle nous conseilla vivement d'attendre afin de rentrer en grâce auprès de Son Eminence. Malheureusement, quelques jours après, de vagues rumeurs nous apprirent que les Français s'apprêtaient à envahir le royaume. Je ne tenais pas à retomber entre leurs mains.

C'est alors que, par l'entremise du Père Daubenton, confesseur du Roi, la marquise obtint pour moi la charge de vérificateur des poids et mesures dans la vice-royauté de Lima.

Cette admirable femme poussa la générosité jusqu'à garnir mon gousset d'un joli nombre d'écus et à remplir les malles d'Isolina de ces mille fanfreluches soyeuses qui font les délices d'une jeune femme. Nous mouillâmes ses mains de longs pleurs de gratitude. Elle-même fut fort émue en nous faisant ses adieux.

Nous quittâmes Vigo le 24 janvier 1719. Une brise légère gonfla les voiles de la frégate *Maria-Luisa* et, quelques heures après, les côtes de Galicie avaient disparu à nos yeux — pour toujours.

Devant moi, s'allongeait l'océan avec toutes ses embûches. Là-bas, au bout du voyage, une terre inconnue dont on me disait grand bien et où j'allais expier l'inexpérience d'une folle jeunesse. Une grande tristesse m'obscurcit l'âme. La malédiction de mon père pesait sur elle. Quant à Isolina, sa gaieté augmentait au fur et à mesure que nous nous éloignions de la mère patrie. Ses charmes prirent une allure plus franche, plus déployée. Elle chantait tout le jour et, souvent, les matelots interrompaient la manœuvre, troublés par sa douce voix.

Pendant quelque temps, des oiseaux au plumage blanc et noir, derniers messagers du continent, suivirent le sillage du navire. Des astres, chaque soir, changèrent de place dans l'azur des nuits tropicales ; je tâchai, mais en vain, de lire dans leur muette inquiétude quelques présages pour l'avenir. Et, peu à peu, ce fut, entre ciel et eau, au travers d'orages et d'accalmies, la lente course vers notre destin...

Après une navigation de soixante-seize jours, coupée par de rares escales, quelques Antilles frôlées au passage et plusieurs jours d'arrêt à Panama, notre voyage prit fin. Grâce à Notre-Seigneur et aux Saints, mes protecteurs, nous débarquâmes, sans encombre, au port du Callao le 10 avril 1719.

Nous vécûmes à Lima près de douze années consécutives, sous la vice-royauté du prince de Santo Buono, de l'archevêque Don Diego Morcillo et du marquis de Castel Fuerte.

Je m'initiai assez rapidement aux devoirs de ma nouvelle charge, tout en tâchant de rester en dehors des affreuses coteries qui empoisonnaient alors la haute société liménienne.

En 1723, la marquise de Vizcaya, notre fidèle amie, nous annonça la triste



nouvelle de la mort de mon père, tué par un chasseur imprudent, le 5 octobre de cette année.

Comme je le prévoyais, il m'avait déshérité. Seule, la terre d'Orb, sise dans le Roussillon, me revenait de droit, m'ayant été léguée par mon grand-père maternel. Je pris donc le titre de comte d'Orb.

En 1724, le surintendant des mines de la vice-royauté, marquis de Villa-Concha, tomba avec toute sa famille entre les mains du pirate anglais John Clipperton. Il revenait de Panama à bord d'un galion qui fut pris à l'abordage par cet écumeur des mers.

Je remplaçai pendant quelques mois le surintendant, puis je fus définitivement nommé, malgré un grand nombre d'intrigues que j'ai oubliées. C'est dire si j'avais été appelé à un poste important.

Isolina, devenue comtesse d'Orb, se plut beaucoup à Lima.

C'est ici que je tiens à fixer la véritable physionomie de celle que j'avais épousée en de si singulières circonstances.

Bousculé par les événements, grisé par les ardeurs d'un tempérament qui avait de qui tenir, je dois avouer, en toute franchise, que j'eusse été bien en peine d'affirmer que je connaissais Isolina. Ceci semblera une gageure. On ne connaît jamais la femme qu'on aime, on ne la connaît que le jour où l'on commence à ne plus l'aimer.

Après cinq ans de vie commune, notre réciproque amour perdit beaucoup de sa force. Peu à peu, on se regarda avec des yeux de plus en plus dessillés et l'on perçut moins les charmes physiques pour découvrir davantage les travers moraux.

Isolina se plongea, avec une frénésie qui m'émut, dans les saintes pratiques du culte. Grâce aux marques d'amitié que le vice-roi-archevêque Morcillo ne cessait de nous donner, elle pénétra dans tous les couvents et monastères non défendus à son sexe. Et Dieu sait s'ils sont nombreux, dans la ville des Vice-Rois.

Chaque fois qu'elle en revenait, elle ne cessait de parler des merveilles qu'elle y avait vues. Ce qui semblait la frapper davantage, c'était la quantité de métaux précieux que le culte de Notre-Seigneur a répandue dans tous les temples, avec une prodigalité que, seule, la religion peut se permettre sans tomber dans le péché. Tout le trésor des mines consacré à Dieu, pour le purifier des mauvaises pensées qu'il suggère à la pauvre cervelle humaine...

Isolina, petit à petit, s'inclina vers des idées de luxe et de somptuosité que je n'avais jamais remarquées. Il lui fallut une vaisselle plate; tous ses objets de toilette furent d'argent. Et cela n'alla pas sans dépenses que je trouvai excessives.

A sa primitive douceur succéda un air constamment boudeur qui finit par devenir cassant. Sous son beau front s'agitèrent des idées dont je ne vis pas tout d'abord la portée pernicieuse.

Un jour, ayant appris que j'avais dénoncé les agissements malhonnêtes d'un mineur de Huancavélica, elle osa me reprocher cet acte.

— C'était mon devoir, lui dis-je.

— Cet homme aurait été bien heureux de vous payer une amende.

— Je n'avais pas le droit de la lui imposer.

— On le prend, ce droit-là.

— Jamais !

— Don Balthazar, ce que vous faites est absurde.

— Mais vos conseils !...

Elle eut un sourire félin. Et, s'approchant de moi, elle se pencha sur mon épaule et me demanda lentement à l'oreille, d'une voix insidieuse :

— Don Balthazar, dites-moi, quel a été le but de la découverte de l'Amérique ?

— Révéler le monde à lui-même en lui disant : « Tu es bien plus grand que tu ne le crois. »

— Bah ! une belle phrase...

— Conquérir des terres pour l'honneur de la Couronne... Civiliser des malheureux en leur donnant des lois et en les incorporant à la doctrine du Christ.

— Des prétextes.

— Dieu, que vous êtes drôle, Isolina !

— Tout ce que vous venez de dire, don Balthazar, est bien beau. Mais la vérité est tout autre. La gloire, la civilisation, la religion... de saintes et nobles choses. Ce que tous cherchent ici, c'est la fortune, la fortune !

Et sa voix mordante, distillée à mon ouïe, me martelait les tempes ; on eût dit qu'avec ce mot-là elle prétendait m'enfoncer dans l'esprit les mauvaises idées qui hantaient le sien. Je la repoussai dignement. Elle insista.

— Il y a des milliers et des milliers d'exemples... Tenez, le vice-roi de Castel Fuerte... A quoi lui servent sa rudesse et sa cassante autorité ? A amasser une fortune dont plus d'un à Lima cite en secret les origines...

— Taisez-vous, c'est une calomnie.

— Vous devez en faire autant. Il faut qu'un jour nous puissions rentrer en Europe, riches, très riches... Songez donc... ambassadeur de Sa Majesté très catholique auprès de S. M. Louis XV... quelle réparation du destin... Songez-y... Cela ne dépend que de vous...

Je faillis étouffer de stupeur. Quand je repris mes esprits, je me retrouvai seul, assis devant ma table de travail. Encore tout interloqué, je me demandai, pour la première fois, si le Malin n'avait pas commencé à troubler l'esprit de la comtesse d'Orb.

Depuis ce jour, ce fut entre nous une lutte sourde et tenace. Mettant à profit les faiblesses bien humaines de ma nature, l'œil et l'oreille au guet, tantôt séduisante et tantôt farouche, tantôt riant et tantôt pleurant, souvent câline, parfois distante, Isolina avait juré de me perdre.

Ah ! la coquine était rouée comme pas une. La sainte nitouche qui fleurait jadis la verveine sous l'œil incolore de dame Fillon était devenue une femme malicieuse, savante en l'art de plaire et de persuader.

C'est ainsi qu'un soir, au cours d'une scène dont le souvenir m'est pénible, elle arracha mon consentement pour détourner 25.000 écus des caisses de Sa Majesté. Il s'agissait d'une amende extraordinaire établie par moi sur des sulfures d'argent non déclarés par un *azoguero* du Cuzco. J'eus l'insigne faiblesse d'y consentir. Cette somme fut destinée, séance tenante, à l'achat d'un collier d'émeraudes qu'un marchand portugais, du nom de Horgadas, venait de rapporter du district de Antioquia, dans la vice-royauté de Santa Fé.

Ces pierres vertes et froides, aux transparences fielleuses, ramifiées par en dessous, secrètes et sournoises telles des arrière-pensées, étaient la vivante image d'Isolina. Elle eut, le premier soir, la diabolique coquetterie d'en faire l'unique ornement de sa troublante nudité.

Qui donc avais-je pris pour femme ? Cette volupté calculatrice, ces roueries, cette convoitise à toute heure déchaînée, tout, tout me fit songer aux paroles de mon père. « Tu as épousé une fille ! » Mes tempes battaient douloureusement, tant la vérité cherchait à se faire jour dans mon esprit. Le doute tenailla longtemps mon âme. Tour à tour labile ou imposteur, soumis ou rebelle, amoureux ou indifférent, je dus subir cette infernale créature. L'abominable habitude des sens... Douze ans d'abjecte soumission...

Dans les premiers mois de l'année 1729, le vice-roi — j'ai toujours ignoré les motifs — décida de m'envoyer à Potosi comme surintendant général de *Casa de moneda y metal*. Il paraît que mon honnêteté me désignait pour occuper ce poste nouvellement créé.

A cause d'une épidémie qui sévissait dans tout le sud du Pérou, notre départ fut longtemps retardé.

Nous pûmes néanmoins nous mettre en route avant l'époque des pluies.

Après vingt-deux jours d'un voyage fort malaisé, nous arrivâmes à cette ville si haut juchée que l'empereur Charles-Quint avait surnommée « l'Impériale », en la dotant du plus orgueilleux des blasons.

Ce fut le 13 novembre 1729. Date bien reculée déjà et qui cependant me semble si proche...

J'ai toujours présent à la mémoire le souvenir de la messe que la sainte communauté de Saint-François voulut bien célébrer, en notre honneur, le surlendemain de notre arrivée. Nous y communiâmes, ma femme et moi. Cet acte fut non seulement une expression de gratitude envers Dieu, mais aussi une sorte de prière tacite et muette dont alors je me serais en vain évertué à percer le sens.

Était-ce un pressentiment ? Peut-être, car, trois ans après, je portais le deuil de la comtesse d'Orb, morte en deux jours, vers la fin de l'année 1733, d'une horrible maladie : la variole noire, et solennellement enterrée au couvent des Carmélites.

Mais qui donc avait pu vérifier cela ? J'étais le seul à l'affirmer... On n'avait aperçu qu'un magnifique cercueil très lourd gardé à vue par ma froide résignation. Toutefois, avant d'entrer dans les détails de ce décès, je dois analyser davantage la profonde évolution du caractère de ma femme. Mais quels rapports y a-t-il, me dira-t-on, entre le processus d'une mentalité et une maladie contagieuse ? Ce ne sont, pourtant, pas les vertus ou les défauts moraux qui rendent un être plus apte à contracter un mal physique... Sait-on jamais ! Je crois, quant à moi, que la mort de ma femme fut la conséquence logique, fatale, inéluctable du pervers dérangement apporté à son esprit par un long séjour aux Amériques. Je dois d'ailleurs ajouter que notre arrivée à Potosi en marqua le point culminant.

Isolina, cet être exquis, qui m'avait joué la plus difficile et la plus nuancée des comédies, m'apparut peu à peu sous son véritable aspect. L'âpre vent des terres nouvelles effrita son joli masque. Et la pensionnaire de dame Fillon, fille de quelque rustre, devenue comtesse d'Orb par œuvre du démon, me révéla à son insu sa tache originelle.

La vue du Potosi, le fameux Cerro, sembla exciter davantage un vice qu'elle avait pu mieux celer à Lima. Ce cône diversement coloré était là, constamment devant ses yeux, insistant, tentateur... Sortait-elle qu'elle l'apercevait aussitôt puissant et solitaire, soutenant, à lui seul, le ciel bleu. Ouvrait-elle sa fenêtre qu'elle le voyait, chaque matin, se débarrasser lentement des brumes comme d'un nocturne déguisement. Je me rappelle l'avoir surprise une fois abîmée en une muette contemplation. Ses yeux étaient rivés sur la montagne, ses lèvres souriaient par instants, tout son visage exprimait un indicible ravissement. Il y avait, c'était indéniable, une secrète correspondance entre elle et cette masse inerte, mais combien expressive. La fortune lui faisait des avances qu'elle seule comprenait. De ce jour-là, le Potosi fut son conseiller, son instigateur, son complice. Il s'installa en elle comme un hôte à demeure. Il lui dicta tous ses actes, déforma ses pensées et allongea au plus profond de son être l'ombre sinistre que, chaque soir, il projetait sur la Ville Impériale.

L'atmosphère où nous vécûmes fut désormais saturée de toutes les inavouables pensées qui peuvent gîter dans une cervelle humaine. On n'entendait parler que de nouveaux filons, de fortunes faites en quelques dizaines d'heures, de rivalités, de sanglantes disputes dans la nuit de la terre, où la propriété n'a pour lois que la force et la ruse...

Chaque jour arrivaient, des quatre coins d'Espagne, des hidalgos en rupture de nom, des chenapans affamés d'or, des aventuriers alléchés par la grandissante

renommée du Potosi. Chacun, peu ou prou, se forgeait *in petto* un droit à la fortune. Ce droit, d'abord vague et timide, balbutiait de silencieuses requêtes à l'adresse de la destinée ; puis, alimenté par le milieu, prenait corps, devenait une idée fixe et éclatait un jour, comme par hasard. C'est lui qui soufflait aux oreilles l'ordre de meurtre ou de vol, c'est lui qui mettait un poignard dans tout poing. On le rencontrait, embusqué dans chaque âme, comme un malfaiteur au petit jour...

Hélas ! la comtesse d'Orb subit plus que nul autre cette diabolique emprise. Sa nature trouva à Potosi un champ propice pour développer de bien coupables instincts. Cet amour de l'argent, qui s'était brusquement éveillé en elle à Lima, se transforma peu à peu en une cupidité cynique. Tout son aimable visage fut la proie de ce vice. Ses traits devinrent durs, comme mus intérieurement par des ressorts peu huilés ; ses lèvres se pincèrent autour de mots nets et secs qu'elle laissait tomber d'un ton dédaigneux. Ses yeux n'eurent de flamme et d'éclat que lorsqu'elle écoutait les légendes de la montagne ou les commérages quotidiens. Elle n'eut de prévenances que pour les mineurs fortunés dont le rude commerce semblait bien s'apparier à ses secrets désirs. On sentait qu'elle tâchait de se ménager des sympathies parmi les audacieux dont l'ongle têtu perforait, nuit et jour, les entrailles de la terre.

Je crus de mon devoir de la rappeler au respect des convenances ou, tout au moins, à la dissimulation d'un aussi déplaisant travers.

Le visage empourpré d'une rage subite, elle se tourna vers moi et me jeta à la face :

- Occupez-vous donc de vos affaires, don Balthazar.
- Votre attitude me fait du tort. Et j'appréhende l'avenir... lui répondis-je.
- L'avenir ? Et que faites-vous donc, vous, pour l'avenir, recroquevillé dans votre petit poste comme un escargot dans une coquille ?...
- Petit poste !... petit poste !... m'exclamai-je, outré par une pareille méconnaissance de ma charge, une des plus honorables de la colonie.
- Petit poste ! renchérit Isolina d'une voix cinglante. Que gagnez-vous, don Balthazar ? Quelques milliers de ducats, dont il ne nous reste, à la fin de l'année, qu'un triste souvenir. Et vous vous contentez de ce misérable traitement dont le moins heureux des mineurs sourirait.
- Vous ne prétendez pas, je pense, me comparer à ces gens-là ?
- Vous avez vos idées, j'ai les miennes.
- Prenez garde, Isolina. La femme du surintendant général des mines de Potosi, la comtesse d'Orb, ne peut pas...
- Elle peut, parce qu'elle veut vivre !
- Vous vous exposez à de fort déplaisantes surprises.
- Je le sais bien. Mais vous me couvrirez.
- Vous déraisonnez !
- Pas du tout.
- Je saurai vous empêcher de vous déshonorer.
- Je travaille pour nous deux.
- Malheureuse !
- Fermez les yeux. Laissez-moi faire.
- Jamais ! N'ajoutez pas un mot, Isolina. Votre mari pourrait devenir un juge implacable.
- Soit !

Et elle partit en claquant la porte dans un frémissement de reflets verts.

J'avais, en ce moment-là, comme confesseur le R. P. Caviedès, qui fut envoyé, peu après, en mission spéciale aux régions éloignées et barbares de *Mojos* et *Chiquitos*. Il y est mort d'ailleurs sous la dent des cannibales... Le R. P. Caviedès me conseilla la mansuétude, le pardon, l'amour, quand même... Il a payé bien cher d'aussi sots principes.

Je fermai donc les yeux sur les faits et gestes de ma femme. Nous fîmes chambre à part et nous ne fîmes plus liés que par l'habitude des autres, par les conventions sociales et par la poutre de cèdre qui soutenait à la fois le toit de nos deux alcôves. C'était puéril et mince, on en conviendra, pour un mariage où l'amour, hélas ! s'était fait le truchement du destin.

\* \* \*

Dès les premiers mois de l'année 1733, je fus souventes fois averti de la circulation de ducats en cuivre argenté. On n'en faisait pas grand cas encore, car on les confondait avec les *rochunos*, émis clandestinement par le faux monnayeur Rocha, vers le milieu du siècle dernier. Peu à peu, leur nombre augmenta d'alarmante façon. Toute la police fut sur les dents. Mais, malgré ses efforts, les criminels demeuraient introuvables.

La royale audience de Charcas nous envoya même un de ses auditeurs. Rien n'y fit. Nous avions affaire à de sacrés gaillards. On dut ordonner aux habitants — suprême ressource — d'abandonner leurs demeures, une heure chaque jour. Après trois mois de recherches et d'investigations, on ne put démasquer les coupables. On signalait déjà des bagarres. Les détenteurs de la bonne monnaie en venaient parfois aux mains avec ceux de la mauvaise. Les plus méfiants pratiquaient le troc.

A la porte de chaque boutique, on plaçait de grosses pierres plates où les commerçants agenouillés, l'oreille tendue, le regard fixe, faisaient sauter les pièces d'argent. C'était au son que l'on appréciait leur qualité. Le samedi, surtout, jour de paie, quand les mineurs descendaient du *cerro* faire leurs emplettes, toutes les ruelles de Potosi bruissaient d'un étrange tintement. On n'entendait plus les voix ni les appels des marchands, ni le bruit de la foule. Tout était couvert par ce martelage obsédant et infatigable. On aurait dit qu'un ruisseau de métal échappé de la mine avait soudain déferlé au travers des rues, frappant de ses flots sonores les soubassements des maisons...

Un soir, nous avons fini de dîner, en compagnie de don Matias. Anglès, *corregidor* de la Ville Impériale. Le soleil venait de se coucher et l'ombre du crépuscule s'insinuait dans la salle à manger, par les hautes fenêtres grillagées. Don Matias m'entretenait des préoccupations qui l'accablaient au sujet de cette falsification qui, comme l'ivraie, menaçait de tout envahir. Et nous examinions ensemble de nouveaux moyens pour découvrir le clapier des faux monnayeurs.

— Et quelle est, tout compte fait, la quantité ainsi émise ? demanda ma femme, qui, jusqu'alors, écoutait d'une oreille distraite.

— Qui peut le dire, madame, répondit le *corregidor*. Nous en avons confisqué pour plus de 100.000 écus. Mais je crains qu'il y ait en circulation le sextuple de cette somme. On n'entend partout que récriminations et injures.

La comtesse tournait le dos à la lumière. Je ne voyais pas son visage. Mais, dans l'ombre déjà plus dense, je crois que ses yeux scintillèrent d'un bien étrange éclat.

— Les faussaires doivent battre monnaie bien loin d'ici, dis-je.

— Il n'y a aucun doute, monsieur le surintendant, reprit don Matias, puisque nous avons visité tout Potosi, maison par maison.

— Sans aucune exception, monsieur le *corregidor* ? questionnai-je.

— Excepté les églises et cette demeure — la maison de Dieu et celle du Roi — tout a été fouillé de fond en comble.

— Pour ce qui est des maisons de Dieu, d'accord, dis-je ; quant à celle-ci, il serait peut-être convenable de ne point lui accorder pareil privilège...

Et je crus opportun de souligner cette boutade d'un rire sec et forcé.

— Vous voulez plaisanter, don Balthazar ! ne manqua pas de s'écrier ma

femme. Il me serait fort désagréable de savoir que des alguazils vont venir mettre le nez dans mes affaires.

— *Dura lex...* lui répondis-je laconiquement.

— Le comte plaisante, fit don Matias en s'adressant, obséquieux, à Isolina. Ne craignez rien, señora.

— Mais je ne plaisante pas, don Matias, objectai-je. Ma conscience d'honnête homme et de fidèle sujet de Sa Majesté me commande de m'incliner devant des mesures que j'oserai appeler de salut général. Demain même, j'irai trouver l'envoyé de la royale audience de Charcas pour qu'il répare un oubli qui pourrait jeter sur nous l'ombre toujours malaisée du soupçon.

— Oh ! quel irritable zèle ! exclama la comtesse d'Orb. Qui va croire que le surintendant des mines puisse être le délinquant ? Quel est le faible d'esprit qui osera avancer que c'est la Monnaie de Sa Majesté qui écoule de la fausse monnaie ?

— Je veux mettre ma conscience à couvert. Je le fais pour le bien et la sécurité de tous les fonctionnaires placés sous mes ordres.

— Non ! non ! vous ne ferez pas cela, don Balthazar... Vous savez que j'ai horreur de la soldatesque... Et puis je trouve ce procédé franchement insultant pour ceux qui habitent cette demeure...

— Mais vous n'avez rien à craindre, señora, dit don Matias Anglès, pour la rassurer.

— Eh bien, essayez ! cria hors d'elle la comtesse d'Orb. Essayez ! C'est moi qui recevrai ici vos mouches... Moi, toute seule... Je leur barrerai la route de mes bras étendus... Nous verrons bien s'ils oseront avancer...

Je crus devoir me confiner en un silence réprobateur. Comme il faisait de plus en plus sombre, un domestique apporta le luminaire. C'est alors qu'apparut le visage de la comtesse tout blême de dépit ; il portait, par places, sur le front et les joues des plaques roses, comme des traces de soufflets.

Don Matias Anglès, grand vieillard au visage glabre, perdu au fond d'un fauteuil, tendit vers l'âtre des paumes sèches qui émergeaient d'un fouillis de dentelles. Il sortit ensuite une boîte d'or, prit une pincée de tabac et la renifla en fermant les yeux. La lueur des flambeaux exagérait sur le mur la gravité imposante de ses gestes et le tranchant ébréché de son profil. Lorsqu'il eut ébranlé les murs d'un sonore éternuement et qu'il eut ensuite repris sa pose hiératique et hautaine, nous adoptâmes un autre sujet de conversation. Ma femme ne prononça plus un seul mot et nous bouda pendant tout le cours de la soirée. Vers les huit ou neuf heures, après une dernière gorgée de *mistela*, le *corrégidor* prit congé ; je tins à le reconduire jusqu'à la porte cochère.

La nuit était bleuâtre. De gros astres luisaient en un ciel immaculé. Nous traversâmes le grand patio silencieux où murmurait timidement un jet d'eau. Soudain, don Matias s'arrêta. Laisant retomber un des pans de son manteau qu'il avait porté à la bouche pour se préserver du froid, il sortit une longue main dont l'ombre prolongée toucha le faite de la maison.

— Mon cher comte, abandonnez, je vous prie, l'idée de faire fouiller cette demeure. Ne troublez pas davantage la susceptibilité de la comtesse... J'ai trouvé le meilleur moyen de venir à bout des chenapans... Dès demain, par un édit qui sera lu aux quatre coins de la ville, on saura que tout individu trouvé porteur de monnaie avilie sera pendu...

Je réprimai un mouvement de stupeur.

— Mais oui... mais oui... c'est la façon la plus expéditive... Ainsi, les voleurs n'auront plus de complices... Une centaine d'exécutés suffira... Vous ne sauriez croire ce que peut la vision d'un homme aux membres déliés, à la langue pendante et aux yeux révulsés, se balançant au bout d'une corde... Il est plus puissant que cent policiers. Ceux-ci en imposent sur l'instant. Mais le pendu... le pendu,

mon cher comte, on le revoit longtemps, après le jour, la nuit... Et le plus fieffé coquin s'assagit ainsi. Ce soir même, des potences doivent s'élever partout... J'ai déjà, tout prêts, cinq gredins qui, demain, à l'aube, seront offerts à la méditation de nos concitoyens...

Et don Matias sembla prendre un bien malin plaisir à me parler de cette prochaine hécatombe. Un sourire fielleux entr'ouvrait ses fortes mâchoires et ses yeux eurent un éclat de lanterne sourde sous la corniche des arcades sourcilières.

Nous gagnâmes la sortie. Le concierge, le vieux Caralt, nous ouvrit le portillon de nuit. La rue était déserte. J'allais prendre congé du *corrégidor*, car la température ne se prêtait guère à une causerie à la belle étoile. En ce moment, un homme à cheval s'arrêta au coin de la rue et, sans mettre pied à terre, traça une sorte de croix sur la chaux de la muraille et s'éloigna au galop.

Don Matias sourit.

— Savez-vous ce que cela signifie ?

— Non.

— Ce cavalier vient de marquer l'emplacement de l'une des potences... Je vois que mes ordres sont fidèlement exécutés. A la bonne heure ! Et, sur ce, bonsoir, mon cher comte... Ne m'en veuillez pas trop si je vous impose ce mauvais voisinage.

— Mais vous allez punir des innocents, hasardai-je.

— Qu'est-ce que cela peut bien faire, mon cher ? me dit-il en s'éloignant. Tous les pendus se ressemblent et tous sont utiles à l'œuvre poursuivie... Bonsoir... bonsoir...

Et il s'éloigna en rasant les murs, cependant qu'un *sérénio* rimailleur lançait, non loin de là, sa mélopée...

*Son las diez... Hora de recojo...  
Dormid, dormid, muy buena gente  
Que no soy ni ciego, ni cojo...*

\*  
\* \*

Quand je remontai, la salle à manger était vide, les flambeaux éteints. Une bûche écarlate rougeoyait encore dans l'âtre et sa douce lueur coulait sur le parquet, éclairant par en dessous les meubles et les choses. C'était l'heure intense du feu qui se consume activé par une force intérieure et secrète. Point de flammes puisqu'il n'y a plus là des visages humains à illuminer. Rien qu'une nappe rose où trempent les chaises et les tables posées sur des pilotis de corail.

Mon retour inopiné troubla à peine ce mystère qui préside chaque soir, dans toutes les demeures, aux ultimes lueurs du foyer.

Ma figure rembrunie et mes traits soucieux restèrent heureusement dans la pénombre ; je ne dérangeai qu'un reste de silence assoupi sous le manteau de la cheminée.

C'est alors que toute mon âme s'identifia avec cette chambre plongée dans les ténèbres, mais qu'un reflet agonisant éclairait encore, inutilement.

Je ne sais au juste combien d'heures je restai là. La bûche s'éteignit. C'est alors que la nuit, cauteusement, me toucha du doigt l'épaule. Je me levai et rentrai dans ma chambre, le cerveau vide, dégoûté, désemparé...

J'étais couché. Il devait être bien tard. Dans le silence de la grande demeure endormie, j'entendis tout à coup des bruits de pas dans le patio. Je me jetai hors du lit, sans trop savoir pourquoi. Je regardai par la fenêtre. Deux personnes enlacées venaient de se séparer. L'une s'engagea sous la voûte du couloir. L'autre disparut dans l'ombre projetée par la large corniche du premier étage.

Je ne sus que penser. Le froid m'obligea à me recoucher. Aucun bruit. J'attendis encore, l'oreille au guet. Et voilà que le plancher craqua, une porte se referma, tout doucement, tout doucement... Il n'y avait que ma femme et moi qui habitions cette aile de la Monnaie. La comtesse d'Orb revenait donc d'une promenade clandestine. L'aube glacée me surprit encore en proie aux mille hypothèses saugrenues qu'un cerveau enfiévré échafaude à tort et à travers, lorsque l'insomnie le taraude.

Le lendemain, je pris bonne garde de n'en laisser rien paraître. Je tenais à ce que ma femme continuât de croire que j'ignorais ses mystérieuses escapades. Celle que j'avais surprise ne pouvait pas être la première et ne devait pas être non plus la dernière.

Je n'osai confier à personne mes soupçons ni mes doutes. Peut-on livrer ainsi l'honneur de sa femme à la possible médisance d'un ami indiscret ?

Que de fois je contemplais *Torongil*, mon chien, couché à mes pieds, en regrettant que Dieu, tout en lui concédant de si beaux yeux, lui eût refusé le don de la parole. Ah ! le bon conseil que cet animal m'eût donné...

\*  
\* \*

Sous prétexte de mettre de l'ordre dans une des mille disputes de mineurs, dont le cœur de la montagne était le siège, j'appris un soir incidemment à la comtesse que je ne coucherais pas à la maison. Elle accueillit la nouvelle avec assez d'indifférence et puis parla d'autre chose. Deux diamants, tirant fortement sur le lobe, pendaient, scintillants, à ses oreilles. Le collier d'émeraudes ornait son cou. Elle y passait souvent la main comme pour palper le frémissement de plus en plus attiédi des pierres au contact de sa peau. On devinait en elle ce besoin physique qui est une des caractéristiques de la cupidité, de toucher, de caresser, de fermer des doigts méfiants sur l'objet convoité, comme pour s'assurer, à chaque heure, de son existence.

Je regardai longtemps, à la dérobée, ses mains. Ce n'étaient plus là celles qu'autrefois je baisais à genoux. Dieu ! qu'elles avaient changé ! Les doigts semblaient rétrécis et toute l'ancienne grâce des phalanges était alourdie par des nœuds d'incontestable origine roturière. J'étais déjà trop détaché de la comtesse pour que ces constatations pussent m'émouvoir, outre mesure.

Avant que ne sonnât le couvre-feu, je quittai la Monnaie, cependant que ma femme, qui se plaignait d'une brusque migraine, regagnait ses appartements.

La lourde bâtisse, qui sera un jour remplacée par celle que mon ami, le *corrégidor* actuel don Ventura Santelices y Venero, s'obstine à faire construire (1), était plongée dans le silence. La transparence du ciel austral avait rempli, comme une coupe, le grand patio où le jet d'eau étonné diminuait son panache. Je suivis le couloir, le long des arcades. Sous le porche, je trouvai Malicoy, mon serviteur noir, qui m'attendait accroupi dans un coin. Je l'eus vite repéré, car les nuits des Indes occidentales, au lieu d'effacer les visages bruns, leur donnent un éclat bleuâtre qui les transfigure.

Caralt, prévenu par Malicoy, tint à me dire, avec son insupportable accent :  
— *No hay nuveda !* (Rien de nouveau).

J'engageai le vieillard à aller se coucher, lui promettant que Malicoy le substituerait ce soir-là. Il ne sembla pas accueillir cela avec trop d'agrément et se troubla même un peu. Mais, le prenant par un bras, je le poussai un peu trop vivement vers cette sorte de tanière qu'est la loge d'un concierge, surtout s'il est Catalan.

(1) La Monnaie actuelle de Potosi, commencée en 1753, terminée en 1775, sur l'angle de la Plaza del Baratillo ou del Gato.



— *Portero*, lui dis-je, dors et ronfle à ta guise. Et si, par hasard, l'on te réveillait, dors et ronfle quand même.

Malicoy, le cou engoncé dans un de ces *ponchos* dont la grossière étoffe brave la froidure de nos Castilles, s'installa pour la nuit au seuil de la grande porte.

— Je reviendrai, lui dis-je, dans quelques heures. Ouvre l'œil. Laisse entrer qui veut, mais barre-lui la route s'il rebrousse chemin. Examine bien les visages ; sois attentif à toutes les voix. Tu sais que je compte sur toi...

— Maître, répondit-il en me baisant la main, je suis votre serviteur fidèle. Il m'ouvrit le portillon et je m'éloignai à grands pas.

Dans la blafarde clarté, Potosi semblait aplati au pied de la légendaire montagne. Sur toutes les maisons recouvertes de chaux, il y avait comme une légère cendre bleue ; au travers des barreaux d'une fenêtre, un lumignon luisait encore coupant la ruelle en deux tronçons noirs.

Point de bise qui vous enfonce des pointes tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, mais un froid total qui vous botte, vous coiffe et vous vêt, le froid des solitudes andines, qui, seul, tient tête, ici, à l'audace espagnole. On dirait que l'éther voudrait secourir la terre conquise, en rendant l'air irrespirable. Ah ! par saint Jacques de Compostelle, j'ai donc des poumons bien solides pour avoir supporté, ce soir-là, sans faiblir, les mystérieuses embûches de l'atmosphère.

Je dus néanmoins presser le pas et battre de la semelle. Aucun autre passant. De loin en loin, l'aboiement lugubre d'un chien ou le galop d'un cheval, là-bas, du côté où débouche la route qui conduit à Chuquisaca.

J'arrivai, tout au haut de la ville, là où le Potosi, se reprenant de son élégant abandon, se hausse et se dresse d'un seul jet. Je le mesurai du regard ; il me sembla plus petit qu'à la lumière du jour. Son cône ne formait qu'un mince écran noir sur l'immense splendeur du firmament. Tout autour, mille étoiles se pressaient clignotant, nerveuses, affairées. On aurait dit un essaim de frelons phosphorescents rués à l'assaut des ruches de la nuit.

Je m'assis sur une pierre. Ma main caressa le flanc de la montagne. Terre froide aux aspérités blessantes, croûte méfiante qui se durcit et se défend en exhalant une insupportable odeur de soufre. Aucun tressaillement au dehors. Mais, à l'intérieur, la bête asservie qui, ne sentant plus le joug ni l'aiguillon, abandonne avec dégoût ses mamelles d'argent aux fringales humaines...

Tout à coup, une vague rumeur parvint jusqu'à moi. A peine perceptible, elle montait des entrailles de la terre, comme un coup de tonnerre que les roches atténuaient.

C'était la voix du Potosi qui avait, durant plus de deux siècles, rempli jusqu'au château de proue les orgueilleux galions de nos rois. Puis tout se tut. Je demeurai longtemps saisi sans pouvoir m'expliquer cet étrange bruit. J'allais redescendre vers la ville lorsque, par un sentier de fortune, je vis descendre un groupe précédé d'une torche rougeâtre. C'étaient des hommes qui apportaient sur un brancard un malade ou un blessé.

A ma vue, le groupe s'arrêta. Quelqu'un me cria : « Qui que tu sois, toi, qui, si tard, rôdes encore, découvre-toi, passant, et prie Dieu pour le repos de l'âme de don Miguel de Gambarte, beau-fils de feu le maître de camp Lopez de Quiroga »

— Paix à son âme, répondis-je. Ave Maria !

— Ave Maria ! répétèrent-ils tous, d'une voix sourde.

— J'ai connu don Miguel. C'était un fidèle sujet de Sa Majesté et un parfait *caballero*. Lui serait-il arrivé malheur ?

— Nous étions au fond de la mine, à cent *varas* de profondeur. On avait tout le jour poursuivi comme une bête maligne un filon qui nous échappait. Vers le soir, malgré la coca et l'alcool, les Indiens donnèrent des signes de défaillance.

Don Miguel était là. De la voix et du geste, il excitait l'ardeur des *mitayos* (1) qui n'en pouvaient plus. Ils allaient l'un après l'autre, par ordre du maître, s'effondrer au pied du fronton. Un fouet rageur avait beau lacérer leurs dos exténués. Une grande fatigue vous défend d'une grande douleur. C'est alors que don Miguel, irrité, s'affola ; mordillant sans cesse un juron, tel un mauvais cigare, il repoussa du pied les corps fourbus des travailleurs. Tantôt haletant, tantôt vociférant, il s'attaqua tout seul au filon évanoui ; il semblait vouloir empoigner la terre à bras le corps, pour l'étouffer et lui arracher son bien. En cet instant-là, une grosse pierre, pareille au battant d'un fléau d'armes, creva la voûte et vint briser le crâne de don Miguel...

Les hommes avaient déposé à terre leur fardeau. Je m'approchai. A l'éclat vacillant de la torche, j'aperçus le cadavre tout roide, avec des caillots sanguinolents collés aux tempes. Dans ses grands yeux vitreux, le ciel apitoyé mit un fallacieux reflet de vie. J'enlevai mon chapeau et traçai un grand signe de croix sur cet aventurier vaincu par l'Aventure.

Et, tandis que le sombre convoi se remettait en marche derrière cette lumière tourmentée par le vent, je me rappelai la rumeur sourde du Potosi. Je compris. C'est lui qui avait grondé en punissant don Miguel de Gambarte pour avoir poussé la convoitise au delà des limites signalées par Dieu. C'est que la justice du ciel s'exerce de différentes façons ; elle choisit son heure et nul ne saurait échapper à la rigueur de ses arrêts.

Le froid était vif. La bise qui s'était levée me fit frissonner. Au loin, l'appel d'un séréno résonna singulièrement. Voix traînante aux vocalises familières qu'à peine entend quelque rare passant attardé ; elle disait : Minuit... Je descendis vers la ville. Je refis le chemin parcouru trois heures auparavant. Les ruelles silencieuses ne résonnaient plus au bruit de mes pas. Mon cœur battait à grands coups. La malédiction du marquis de Los Rios fulgura dans ma mémoire en lettres de feu. Le délai que je m'étais fixé était révolu. Il fallait agir.

Une nouvelle occasion venait de se présenter à la comtesse d'Orb pour abandonner une fois de plus le domicile conjugal, sans danger d'être surprise. Il était logique, naturel, humain même qu'elle l'eût saisie avec joie, pendant que son mari était absent. J'allais donc connaître le motif de ces fugues nocturnes et la surprendre sur le fait avec son ou ses complices.

Pendant les quelque cent pas qui me restaient à faire, mon esprit essaya bien de forger des alibis favorables à Isolina. Mon imagination s'agita, prête à concevoir, à déduire, à pétrir encore de la bonté avec des vieux souvenirs d'amour. Je résistai à toute préméditation et à toute idée préconçue. Je tendis mon âme grande ouverte vers l'espace constellé, afin que le vent de la sierra la débarrassât de la moindre impureté. Je voulais me trouver en face du malheur, les mains nettes et le cœur propre.

Arrivé devant la porte de la Monnaie, je soulevai le heurtoir pour le laisser retomber fort modérément.

Malicoy m'ouvrit aussitôt. Je lui demandai s'il avait quelque peu somméillé.

— Pas avant que monsieur le comte ne fût rentré, me répondit-il d'un ton ferme.

— Quoi de nouveau ?

Le moricaud se tut.

— Quoi de nouveau ? te dis-je.

Il ne desserra point les lèvres.

— Ah ça ! faquin, je t'ordonne de parler. Si je t'ai laissé ici en lieu et

(1) *Mitayos* : on appelait naguère ainsi les Indiens obligés de travailler, par force, au fond des mines, pour le roi.

place de ce vieux Caralt, c'est pour que tu aies constamment, pendant mon absence, l'oreille au guet et l'œil ouvert. Qu'as-tu entendu ?

— Des mots détachés, prononcés par une voix si basse que je n'ai pu en retenir aucun.

— Où ?

— Là-bas, derrière la porte de la chambre où l'on garde le fourrage, au fond du troisième patio.

— Et qu'étais-tu allé faire là ?

Nouveau silence.

— Qu'est-ce que c'est cette folle histoire ? Des *duendes* ? des âmes en peine ? Tu sais fort bien que je me gausse de tout cela.

— Monsieur le comte... monsieur le comte... murmura Malicoy ; il y a à peu près une heure... Le *séréno* venait de passer. J'ai vu quelqu'un qui se faufilait sous les arcades et se dirigeait vers l'intérieur de la maison. Tout en me cachant derrière les piliers, je le suivis. Monsieur le comte sait que le premier patio est séparé du second par une clôture en bois dont le loquet est malaisé à ouvrir. La personne en question s'attarda heureusement là le temps nécessaire pour me permettre d'approcher. Je reconnus alors...

— Mme la comtesse, parbleu ! m'écriai-je.

Malicoy tout pantois ne sut que dire.

— Allons, poursuis, lui dis-je. Et où allait-elle ?

— Elle traversa le second patio, puis le troisième, et disparut dans la chambre à fourrage, celle qui donne sur les « Cajas Reales ». Je m'approchai... j'écoutai... pour... pour... savoir... j'en demande bien pardon à mon maître... Peut-être, aurais-je dû ne pas...

— C'est bien, continue.

— J'entendis des mots chuchotés, puis un bruit de paille froissée, puis plus rien. Il est déjà bien tard et Mme la comtesse n'est pas remontée chez elle.

— Eh bien, nous allons l'y aider. Elle est peut-être l'objet d'une intrigue. Prends un poignard et une lanterne que tu allumeras quand je te l'ordonnerai. Quoi que tu vois, quoi que tu entendes, silence... silence... silence... Allons !

Le noir coiffa sa tête crépue d'un gros bonnet de laine à oreilles (le *tchulo*), glissa quelque chose dans sa ceinture et marcha devant moi, sans souffler mot.

Dans la chambre qu'il m'indiqua, quelques gros rats s'enfuirent à notre approche. Entre ces quatre murs décrépits et rapiécés d'épaisses toiles d'araignée, il y avait de la paille amoncelée jusqu'au plafond. A une poutre pendait, d'une lanière de cuir, battant en l'air, une romaine rouillée.

Je questionnai, du regard, l'esclave. Il alluma la lanterne et écarquilla des yeux étonnés. Qu'aurait pu venir faire, dans un pareil galetas, Mme la comtesse d'Orb ?

Aucun bruit. La nuit, en pleine possession de tout, semblait appuyer ses deux mains sur la ville profondément endormie.

Une inspection un peu plus minutieuse des lieux me fit découvrir dans un coin deux creusets à moitié fêlés, contenant quelques lamelles de cuivre fondu.

— Pose là ta lanterne, nous allons jeter au dehors toute cette paille.

Le noir s'exécuta aussitôt. En quelques minutes nous culbutâmes tout le contenu d'une meule, et une ouverture très bien dissimulée dans le mur apparut.

Je pris le serviteur par le bras et lui soufflai à l'oreille :

— Laisse-moi faire. Je te confie seulement la garde de mon dos.

Nous nous laissâmes couler l'un après l'autre dans une chambre à la toiture basse, sans autre entrée que celle par laquelle nous venions de pénétrer. Rien aux murs. Odeur de moisi et de renfermé. Sur le sol, des pelures fraîches d'orange et de cosses de pistache. Étrange. Dans un coin, une sorte de trappe béante d'où montaient des bouffées d'air chaud. Un escalier raide y débouchait. Le son confus d'une voix parvint jusqu'à nous.

— Ecoute, lui dis-je tout bas, prête l'oreille. Et puis, dis-moi combien de personnes se trouvent là-dedans.

Malicoy se mit à plat ventre et resta longtemps ainsi, immobile, allongé, les yeux clos. A ses côtés, la lanterne clignotait comme auprès d'un cadavre.

Moi, j'étais tranquille. Cette aventure à une heure pareille m'intéressait au plus haut degré. J'avais presque oublié l'objet primordial de ma présence en ce lieu. Aucun émoi, aucune colère, mais une grande, très grande curiosité... Mon cœur était muselé. Il n'avait plus à intervenir.

Malicoy se releva.

— Il y a là deux personnes, une femme et un homme, Mme la comtesse et...

— Chut! nous le verrons bien. Je vais descendre, tout d'abord. Tu me suivras. Eteins la lanterne, tu la rallumeras en cas de besoin. Ah!... j'oubliais... Retourne dans la chambre à fourrage, décroche cette longue lanière de cuir qui pend du plafond. Apporte-la.

L'esclave, glissant pieds nus, tel un fantôme, disparut, puis revint aussitôt.

— Descendons. Tâche de passer inaperçu. Tu viendras, au moindre bruit, à mon secours. Je souhaite que nous nous emparions vivant de l'homme. Ces liens que tu sais nouer comme pas un le mettront hors d'état de nuire. Compris? Si je suis blessé, ou si je meurs, tu courras donner l'alarme. Quant à la femme, qu'on ne sache jamais son nom. Aide-la à s'enfuir... à remonter dans ses appartements.

Malicoy baissa la tête avec un léger tremblement aux commissures des lèvres.

Je tâtai mes pistolets et m'engageai cauteusement dans l'escalier. Au fur et à mesure que je descendais, j'apercevais une clarté douce à demi cachée par un entassement de grosses briques superposées les unes sur les autres et formant une sorte d'écran sombre ajouré d'or par endroits. Je perçus quelques mots à peine murmurés. Puis tout se tut, car mon pied avait éraflé maladroitement le sol. Quelqu'un se déplaça, me cachant la lumière, et un homme surgit à deux pas de moi. Je portai la main à ma ceinture. Il bondit. Nous roulâmes ensemble à terre. Enchevêtrés comme deux vivantes lianes, les moindres parcelles de nos corps voulant se détruire l'une l'autre, nous luttâmes désespérément. Je l'avais pris à la gorge. Il en avait fait autant. Je serrais. Il serrait. Nos deux souffles diminuaient à l'unisson. Je ne voyais que deux yeux hagards et une bouche béante d'où filtrait une salive rosâtre. Il n'y eut plus au bout de chaque poing qu'un être pantelant que gagnait l'asphyxie. Ma vue commença à se brouiller... Tout ceci ne dura que l'espace d'une seconde, bien moins de temps que je n'en mets pour me le rappeler.

Quand je rouvris les yeux, l'homme était déjà à moitié ligoté. Malicoy était venu à la rescousse.

Un cri perçant. Je bondis à nouveau juste à temps pour voir s'enfuir ma femme par un sombre couloir menant Dieu sait où. J'eus tôt fait de la rejoindre. Lui tordillant un bras, je l'obligeai à rebrousser chemin. Elle s'affala geignante en proie à une crise de larmes et de désespoir. Je dus la traîner jusqu'au réduit où j'avais laissé Malicoy et le captif. Celui-ci, bien assujetti, gisait à terre, le visage blême, la bouche en sang.

— Mort? demandai-je.

— Non.

— C'est bien. Porte-le là-haut et surveille-le jusqu'à ce que je remonte.

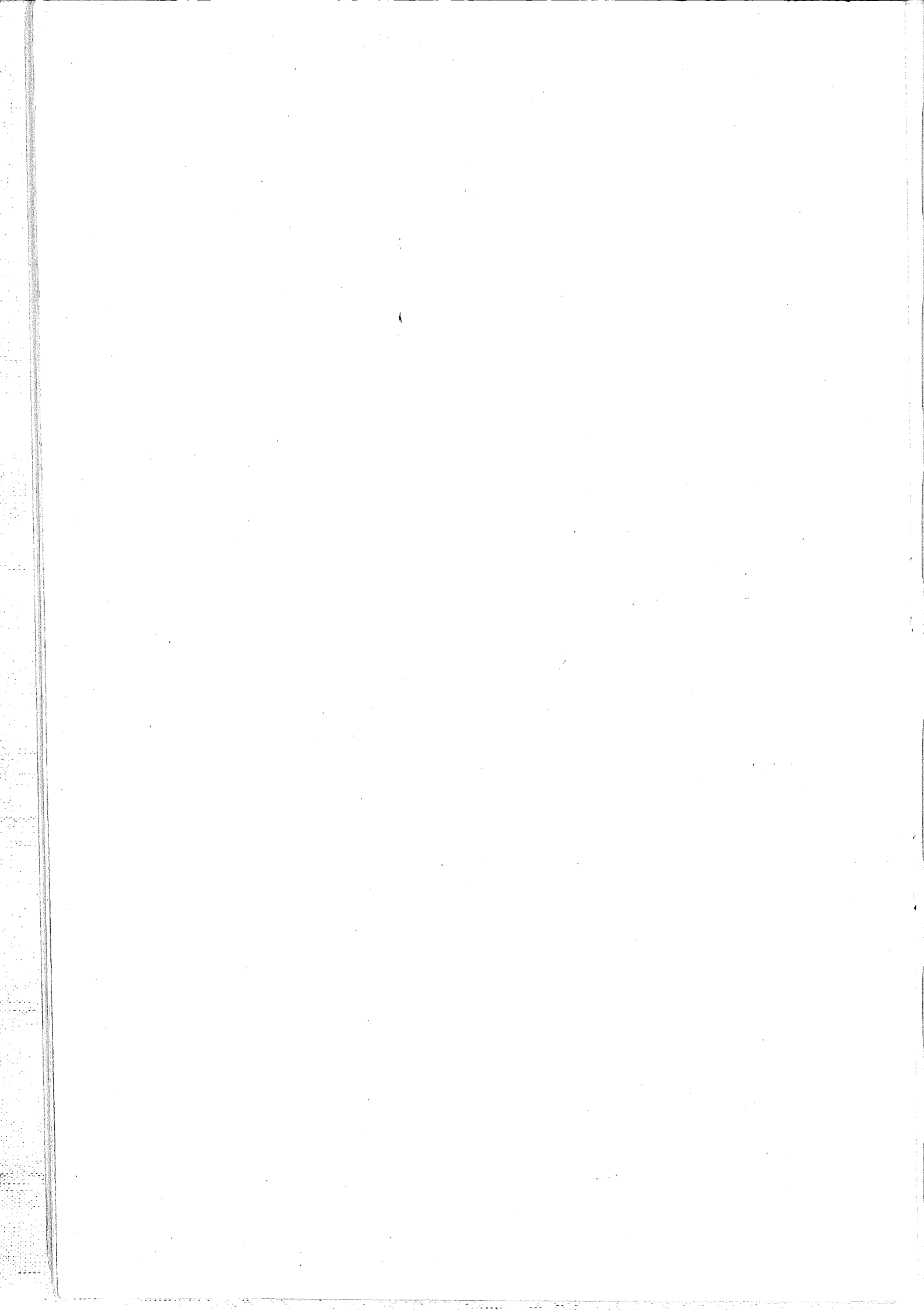
L'esclave hissa son fardeau le long de l'étroit escalier.

La comtesse était là, à mes pieds, échevelée, la robe retroussée jusqu'aux genoux. Un de ses bas avait glissé.

— Allons, madame, lui dis-je, nous allons causer. Je vais vous interroger. Vous allez me répondre. Votre mari n'existe plus. Il n'y a ici qu'un juge. Vous étiez prévenue.



JE DEMEUREI IMMOBILE, LES YEUX PLEINS D'HORREUR.  
DEUX MAINS TERRIBLES VENAIENT D'ÉTREINDRE LE COU  
D'ISOLINA. (Page 29.)



Je profitai de son silence pour observer un peu a cachette. Entassées le long du mur, des bourses ficelées. Une avait roulé à terre pendant la lutte, déversant quelques monnaies fraîchement frappées. Derrière moi, cet amas de rectangles obscurs, que j'avais pris pour des briques, était formé de lingots d'argent dont la valeur devait être considérable. En un coin, un lit couvert d'une grande peau de vigogne ne me laissa plus aucun doute sur le double motif qu'avait la comtesse pour abandonner, en plein minuit, ses appartements privés.

Elle releva la tête, remit en ordre ses vêtements et alla s'asseoir sur le lit. Un flambeau de résine brûlait coincé entre deux lingots, et un énorme brasero où crépitaient des charbons, placé à même le sol, chauffait à blanc cette étrange tanière.

J'attendis qu'elle voulût bien parler. Les yeux rivés sur la pointe de ses mules, elle semblait hébétée, résignée à tout.

— Eh bien, finis-je par lui dire, le moment est venu d'être clair, franc, net. Qu'êtes-vous venue faire ici à pareille heure ?

Elle posa sur moi, pour toute réponse, un regard froid, presque dédaigneux, un de ces regards tendus au bout des cils, comme un aiguillon, pour vous obliger à reculer.

— Allons, répondez. Si vous vous entêtez dans ce mutisme, vous irez ailleurs, devant d'autres juges.

Elle eut un haussement d'épaules.

— C'est bien. Vous serez livrée ce soir même, par moi en personne... Vous irez finir une nuit si agréablement commencée, en compagnie des deux assassins qu'on doit pendre demain, à l'aube.

— Vous ne ferez pas ça, s'écria-t-elle enfin, d'une voix sourde.

— Si je le ferai, au cas où nous n'arriverions pas à mettre au clair cette énigme.

— Questionnez-moi. Le sens de mes réponses dépendra du sens de vos demandes.

— Qu'est-ce que vous faites ici ?

— Vous venez de le voir.

— Et ces lingots ? Et cet argent ?

— Cela m'appartient.

— Et cet homme ?

— Il m'est dévoué.

— Votre complice ? Votre amant ?

— Ni l'un ni l'autre.

— Il sera livré séance tenante à la justice. C'est elle qui décidera de la gravité de son délit.

Elle fit un bond. Ses yeux lançaient des éclairs. Je l'obligeai brusquement à se rasseoir.

Elle cria : Marcos ! Marcos ! Puis elle commença de vitupérer, lâchant des mots, qu'une femme née, dans aucune contrée du monde, ne doit pas connaître, ne peut pas connaître...

Elle s'était relevée. Le teint enflammé, l'œil brillant, la bouche tordue par une mauvaise grimace, elle me jetait par saccades ses insultes et ses brocards, comme une fontaine qui, soudain devenue folle, cracherait à gros bouillons de l'eau d'égout.

— Ce n'est pas aux côtés du comte Dorrigo que vous avez appris un pareil langage, lui fis-je observer, d'un ton très calme encore.

Elle me rit au nez.

— A moins que Mme Fillon...

Son rire devint strident, cynique.

— Oui, oui, repris-je malgré son irritante hilarité, Mme Fillon n'a pu apprendre ces manières-là qu'aux femmes de... sa pension. Mais à vous... non ! jamais !

La comtesse demeura figée.

— Tiens, tiens, dit-elle enfin, vous vous remémorez une bien ancienne histoire dont vous connaissez, à ce que je vois, maints détails. Et cela ne donne que plus de mérite à la discrétion que vous avez observée pendant de si longues années.

— Vous devez en être bien au bas de l'échelle. Mais l'homme qui gît là-haut, pieds et poings liés, paiera pour tous ses prédécesseurs.

— Si vous faites cela, je crierai par-dessus les toits que le comte d'Orb est un escroc. Horgadas doit toujours habiter le Portal de Botoneros, à Lima. Je le prendrai à témoin de vos larcins. On saura que vous avez volé pour acheter ces émeraudes.

Ma main s'abattit sur elle.

La joue en feu, elle m'injuria. Puis, avec un cynisme et un plaisir insensés, elle me révéla tous les détails de l'odieuse machination dont j'avais été la victime, quinze ans auparavant.

— Vous n'êtes qu'un faible d'esprit... Je vais vous donner la preuve de votre imbécillité... Peu de temps après votre arrivée à Paris, la police, connaissant vos faiblesses, mit Laffinaudy sur votre chemin. Ce bandit était l'ami de la Fillon, dont j'étais la pensionnaire... J'ai connu chez elle l'abbé Dubois, le ministre, oui... C'est lui qui me confia la mission de vous arracher, coûte que coûte, tous les secrets de l'ambassade. Je devins ainsi Isolina Dorrigo... Ah! ah! noblesse italienne... Mon père? Un juif de Lodz... Quelle comédie! Et notre mariage?... une farce! Jobard! Jobard! Ah! Si la duchesse du Maine et votre ambassadeur s'étaient jamais doutés, ils vous auraient arraché les yeux... L'argent qui vous fut prêté par Laffinaudy provenait des caisses royales... Pauvre goujon téméraire et aveugle, comme vous mordîtes bien à l'hameçon...

— Et pourquoi vous retrouvai-je à l'île des Faisans? pus-je articuler, malgré la colère et la honte qui me tenaillaient le cœur.

— Parce qu'à mon tour je fus roulée par la Fillon et par Laffinaudy. Cette gredine empocha tout l'argent payé par la police après votre capture de Poitiers. À peine m'en donna-t-elle 400 écus. Je regimбай; cela me valut d'être exilée si adroitement que je fus déposée dans l'île des Faisans un quart d'heure avant que l'on ne vous y conduisît vous-même. J'optai alors pour m'attacher à vous. Je vous croyais un homme d'action, vous n'êtes qu'un hidalgo bouffi de morgue et de vanité... Voilà quinze ans que je vous le dis...

Et d'une voix moins rauque, mais plus dure, elle recommença ses éternelles jérémiades sur mon incapacité et mon manque d'ambition.

— Assez! m'exclamai-je... Vous êtes capable des pires vilénies.

— Soit. Mais je n'ai pas perdu mon temps. Cet argent m'appartient. Quant aux moyens dont je me suis servie, nul n'a le droit de les examiner.

— Même pas moi?

— Vous moins que personne.

— Cet homme va me les expliquer.

— Il est innocent.

— Il sera jugé, condamné, exécuté.

— Oh! on va voir ça, don Balthazar...

— Plus tôt que vous ne le croyez.

— Je vous hais!

— Je m'en moque.

— Dès demain, j'irai crier partout que le surintendant des mines et des monnaies est le faux monnayeur... l'instigateur de sa propre femme...

— Vous feriez cela?...

— Et l'on me croira... j'ai des amis, moi... tous les mineurs de la montagne m'aiment et vous détestent...

— En attendant, cet homme est mon otage.



— Vous le tenez, oui. Mais je vous tiens. Lâchez-le. Je vous lâche. Donnant, donnant!...

Et sa voix, détachant bien les phrases et les mots avec une logique serrée dont elle semblait toute fière, devint tour à tour hautaine, cinglante et railleuse. Sur le mur, son ombre, monstrueusement alourdie, avait l'air de glisser et de retomber à ses pieds. Je vois encore son cou blanc grassouillet, ses yeux dardés, ses mains prêtes, ses seins de Gorgone impudiquement projetés. C'était toute l'ère humaine cabrée et siffante.

Quelle affreuse minute j'ai vécu là! Tout mon passé bafoué criait en moi vengeance. Mille idées, mille souvenirs s'entre-choquaient dans ma tête... L'affinaudy m'apparut avec son rire sardonique et ses yeux de batracien, la Fillon, cette satanée coquine, hypocrite, boulotte et moustachue... Du fond des années remplies jusqu'alors d'aimables images, monta le cri perçant de ma vie gâchée.

Toujours calme, en apparence, je dis à Isolina :

— Vous ne m'apprenez rien de nouveau. Votre cynisme n'a point changé. Pour moi, c'est le présent qui compte... Quiconque vous eût trouvée ici avec cet homme-là vous eût accusée d'adultère et de fausse monnaie. Or, de ces deux délits, je n'en veux retenir qu'un seul. Il n'y a plus que deux choses qui vous tiennent à cœur : cet argent et cet homme, n'est-ce pas? Voici ce que je décide : si vous m'avez trompé, je vous prends l'argent et vous laissez l'homme. Sinon, je prends l'homme et vous laissez l'argent. Je vous fais remarquer que je ne tiens nullement à vous arracher un aveu. Il me faut l'homme ou l'argent.

— Qu'en ferez-vous ?

— De l'homme ? Je le ferai pendre. De l'argent ? Il retournera là où on l'a dérobé. Choisissez.

— Non !

— Sinon, je prends les deux.

— Misérable !

— Je vais compter jusqu'à trente. Vous aurez le temps de réfléchir. Un, deux, trois...

— Cet homme est innocent... Je le jure... Un homme bon, courageux...

— Quatre, cinq, six, sept, huit, neuf... L'argent ?

— Non ! non ! et puis il n'y a pas plus de cent mille...

— Dix, onze... douze... vous mentez ! Il y en a pour un demi-million...

— Non ! Quelle calomnie ! Et puis, si tu veux, je t'en donnerai le tiers... dis... dis.

— Quatorze, quinze, seize, dix-sept. Non ! merci ! Sachez que cet argent-là est maudit.

— Oh ! tu es cruel...

— Dix-huit, dix-neuf, vingt...

— Laisse-moi cet argent, Balthazar. Il me faut cet argent !

— Vingt et un, vingt-deux, vingt-trois... Vous m'avez donc trompé ?

— Non ! jamais ! Laisse-moi cet argent...

— Vingt-quatre, vingt-cinq, vingt-six... Je prends l'homme. Il est jeune et beau... Réfléchissez bien. Dites un mot. Il sera libre.

— Assez, tu me martyrises. Cet homme est innocent !

— Vingt-sept... vingt-huit... Le moment approche. Où l'un ou l'autre. Si vous vous taisez, je prends les deux. Ou l'argent ou l'homme, vous dis-je.

— Que vais-je faire sans argent ?

— Prenez garde... vingt-neuf...

— Pitié ! La pauvreté ?...

— Ou l'amour... Trente ! que choisissez-vous ?

— ...

— Répondez !

— Pauvre petit !...

Ces deux mots furent à peine murmurés. Il lui était, tout de même, dur de sacrifier son cher complice à cette richesse. Moi, j'étais épouvanté.

— Parfait ! fis-je en dissimulant le tremblement de ma voix. Je ferai savoir, aux premières heures du jour, que le faux monnayeur a été découvert. Et pendant que la justice — une justice sommaire — statuera, vous, madame, vous vous acheminerez vers Buenos-Aires. Que cet argent-là ne vous porte pas malheur. Quant à l'homme, il va comparaître devant nous. Il faut bien qu'il connaisse l'arrêt qui le frappe.

— Oh ! ne t'acharne pas sur moi, Balthazar. Toi qui m'as tant aimée...

— Assez !

Je siffiai Malicoy. Il y eut un certain flottement dans la pénombre, une sorte d'agglutination des ténèbres qui prit une forme humaine. Le nègre était là ; ses yeux luisaient comme deux grains de phosphore.

— Amène le prisonnier. Fouille-le. Qu'il n'ait aucune arme. Dénoue ses liens. Tu attendras au haut de l'escalier. Au signal convenu, tu accourras. Pour plus de sûreté, prends un de ces pistolets.

Quelques instants après, l'homme était devant nous. C'était un adolescent, au teint olivâtre et au nez camus. Une touffe de cheveux frisés lui tombait sur le front, lui donnant un aspect à la fois borné, brutal et bovin. Il avait de larges mains de travailleur. Sous sa peau boucanée par le froid de la *puna*, devait circuler un sang affreusement mélangé. Il y avait en lui de l'Indien et du noir à peine coupé de blanc. Tout autour du cou, il portait comme une gorgerette d'ecchymoses. Nous avions dû l'un et l'autre serrer très fort. Je sentais d'ailleurs moi-même une gêne douloureuse sous le menton. Le gaillard avait failli me faire avaler tout entière ma pomme d'Adam.

Il baissait la tête sous le poids de sa mèche ou de sa honte. Parfois, ses épaules avaient des contractions telles que je me demandais s'il allait foncer sur moi comme un taureau dépité.

— Votre nom ? questionnai-je.

— Marcos Poveda.

— D'où êtes-vous ?

— De Arica.

— Espagnol ?

— Non, créole.

— Votre métier ?

— J'étais pêcheur, là-bas.

— Que faites-vous à Potosi ?

— Je sers ici même, dans la Monéda. Aide de don Nicolas Orella, l'essayeur.

— Et que faisiez-vous en compagnie de cette femme ?

— Elle a dû vous le dire.

— C'est vous, paraît-il, qui fabriquez de la fausse monnaie.

— Elle m'a dénoncé ? Est-ce possible ?... Señora, est-ce possible ?

— Marcos Poveda, me hâtai-je de lui dire avant qu'Isolina eût pu lui répondre, votre forfait est bien grave ; vous savez, je suppose, la peine que vous encourez.

L'homme ne répondit pas. Il venait de tourner vers ma femme une figure où la stupeur et l'effroi commençaient à se bousculer pour avoir le dessus. Il secouait, par instants, son gros toupet, et, au travers de ses paupières mi-closes, son regard peu à peu pointa comme une lame hors de son fourreau ; inquiet et convulsé, il semblait tâter le visage de la comtesse, à l'attente de la plus légère contraction, du moindre signe de pitié.

Très pâle, les yeux baissés, Isolina avait posé, sur ses genoux inertes, des mains inanimées aux veines violettes. Elle ne voyait rien, n'entendait rien... Marcos

Poveda se prit à grelotter de tous ses membres, comme si un froid glacial l'eût soudain saisi. Il se rapprocha d'elle :

— Señora... señora... cria-t-il d'une voix rauque. S'il faut que je meure, je mourrai... Mais je veux entendre mon arrêt de votre propre bouche...

Elle demeura sourde et muette. L'homme redit sa plainte. Il attendit longtemps. Dans le silence, on n'entendait que le grésillement du flambeau et les coups de son cœur affolé...

— C'est bien, dit Poveda, et, se tournant vers moi, il ajouta : c'est vrai, señor, je suis le faux monnayeur. Madame a bien dit la vérité. C'est moi qui, chaque nuit, vidant les sacs de ducats frappés pendant le jour et où l'essayeur don Nicolas Orella avait apposé l'O de son poinçon, je les remplissais de monnaies de cuivre argenté frappées par moi-même, dans ce souterrain. C'est ainsi que la Monnaie a émis les pièces fausses dont on n'a jamais pu connaître l'origine.

— Et vos complices ?

Poveda regarda longuement la comtesse et, avec un certain effort, murmura d'une voix presque éteinte :

— Je n'ai pas de complices.

— Et qu'avez-vous gagné ?

— Moi ? Rien... señor... rien... rien...

— Vos aveux sont nets. Vous serez pendu demain à midi dans le grand patio de la Moneda. J'en informerai don Matias Anglés, à l'heure de la grand'messe.

L'homme tremblait comme un arbre battu par le vent. Des ruissellets de sueur coulaient des tempes vers le cou. Et son regard désarmé revenait rôder autour du visage d'Isolina, muette et immobile comme une morte.

— Retirez-vous, dis-je. Vous serez gardé à vue. Le moindre mouvement équivoque de votre part ne ferait que hâter votre fin.

Il ne m'écoutait plus. Il s'était emparé des mains d'Isolina et les baisait avec une frénésie essoufflée.

— Adieu, señora... Je vais mourir...

— Adieu, Poveda, murmura une voix distante et froide que je ne reconnus pas. Et la comtesse eut un geste de recul.

— C'est tout ? s'écria Poveda d'un accent déchirant.

Mais nul ne lui répondit.

— Ah ! hyène... n'as-tu donc pas d'entrailles ?... Ton cœur est aussi dur que ce métal que, pour toi, j'ai volé. Tout ça, je te l'ai donné... Ça... ça... et puis ça !...

Et son doigt frémissant montrait les piles de lingots et les rangées de sacs ventrus bourrés d'argent.

— Don Balthazar, me dit alors Isolina, veuillez éloigner cet homme dont la présence m'est fort déplaisante...

— Non sans avoir baisé une dernière fois ces lèvres qui m'auront fait mourir, clama à nouveau Poveda.

Je demeurai immobile, les yeux pleins d'horreur. Deux mains terribles venaient d'étreindre le cou d'Isolina. Ses jambes battaient mollement l'air. Une de ses mules tomba... une petite mule bleue à losanges entre-croisés. D'un geste galant, je la ramassai. Elle me sembla si tiède...

C'est tout ce que je fis pour la comtesse d'Orb, à l'instant où un inconnu l'étranglait sous mes yeux.

\* \* \*

Marcos Poveda resta effondré près de ce corps inerte. La torche eut un crépitement sec. L'homme dut sentir qu'il vivait encore, lui... Il se releva. Ses prunelles roulaient effarées. Il dut s'accrocher au mur pour ne pas retomber.

— J'attendais, fit-il, que vous m'eussiez tué, là... Faites de moi ce que vous voudrez... Quelle triste chose que la vie, señor... Et quelle horreur que la richesse...

En l'écoutant je me rappelai le grondement de la montagne et la mort de don Miguel de Gambarte. Dieu punit à toute heure la convoitise.

La comtesse gisait, pâle, les yeux écarquillés. Ses beaux yeux pervers, dont chaque regard était un filet jeté sur le monde, se ternirent. Ses lèvres exsangues souriaient sinistrement. Et son cou... les muscles déliés, les vertèbres détachées les unes des autres, il était devenu mince, mince... La peau, un pitoyable chiffon parsemé de fleurettes violacées. Une des mains était encore agrippée à un coussin ; l'autre pendait comme une branche cassée.

D'un geste prompt, je baissai les paupières. La fixité éperdue de ces prunelles m'incommodait.

— Allons, murmura Poveda d'un ton douloureux, à quoi bon prolonger ce supplice, señor ?

— Tout n'est pas fini.

Et je siffai Malicoy.

Le noir, toujours silencieux, parut.

— Apporte une pioche et une pelle.

Et, me tournant vers le meurtrier, je lui dis :

— Vous allez, ici même, creuser la sépulture de cette femme...

— Je n'en aurai pas la force, señor.

— Vous venez d'en avoir pour une besogne bien plus dure. Quand vous serez exténué, l'esclave que voici vous relâiera.

L'homme déplaça le brasero et frappa pesamment le sol.

Malicoy, dans un coin, demeurait immobile, un poignard à la main.

Avant que la terre ne reprît à jamais celle qu'un mauvais destin avait mise sur ma route, je demandai à Dieu d'être, pour son âme, plus compatissant qu'il n'avait été pour son corps. Agenouillé devant la couche funèbre, je récitai la prière des morts : *De profundis clamavi Domène...*

Le psaume grave et triste était scandé par les coups espacés de la pioche. Quand j'eus fini, je récitai encore d'autres prières, auxquelles, de son coin, Malicoy répondait sourdement, comme si nous eussions dit le rosaire de tous les soirs.

Poveda, le front moite et les mains lourdes, creusait, creusait toujours, d'un air égaré. Toutes ces oraisons, toutes ces exhortations à l'éternel repos avaient dû l'anesthésier. Il accomplissait sa tâche, avec son gros toupet de cheveux dans les yeux, comme un animal penché sur le sillon. Un remugle de terre, de sueur et de résine rendait l'air irrespirable. La tombe était là, toute prête... Malicoy souleva le cadavre pour l'y déposer.

On l'ensevelit, telle qu'elle était là, parée, fardée, dans sa robe de soie à ramages. Malicoy avait recueilli quelques émeraudes éparpillées sur la couche, qu'il me tendit en silence. Je m'empressai de les laisser choir dans la fosse cependant que Poveda la comblait par saccades. Et la terre — une terre grumeleuse, rougeâtre, grasse — boucha tous les interstices vides, s'insinua ensuite entre les doigts, dans le cou, dans les oreilles ; elle pesa sur les yeux clos, effaça les cernes, scella les lèvres, nivela les monticules des pommettes, et, peu à peu, donna l'illusion d'un lourd suaire. Toute forme humaine s'était évanouie que le front, blanc comme un galet, luttait encore pour avoir du jour. Mais une dernière pelletée eut brusquement raison de cette petite chose claire qu'est un front humain.

Et puis, sur ce sol où la sépulture dessinait encore son rectangle bossué, je fis entasser tous les lingots, tous... Ensuite, les sacs éventrés répandirent leur contenu ; les monnaies coulèrent en ruisseaux bruyants, rondes, neuves, éblouissantes... Elles formèrent une pyramide aux flancs ocellés, qui tintait agréablement au moindre heurt. Aux lueurs du flambeau, par l'effet d'une singulière fan-

tasmagorie, elle sembla s'arrondir monstrueusement comme un abcès d'argent dont aurait souffert la terre...

Le châtiment de la comtesse d'Orb était maintenant complet.

Je fis signe à Poveda de marcher devant moi. Son pas était lourd et incertain. Il tâta le terrain, semblant avoir déjà perdu la faculté de se diriger. Nous traversâmes ainsi les trois patios de la Moneda. Arrivés sous le porche, Malicoy, à mon ordre, ouvrit le portillon, bouta Poveda au dehors. Celui-ci bégayait des mots sans suite. Le petit jour, compagnon des gens de sac et de corde, l'attendait là, immobile et sinistre, comme un bourreau.

Le froid était horrible.

— Écoute, Poveda, lui dis-je d'une voix sourde. Prends cette bourse et disparais d'ici. Va reprendre ton métier de pêcheur... La plus infime écaille d'un poisson est plus pure que tout l'argent de cette montagne. Va-t'en... Oublie. Tu peux redevenir un honnête homme...

Il ne bougea pas. Il me regardait d'un air dément. Sa main laissa tomber la bourse que je lui avais tendue. Il ne disait pas un mot. Sa bouche tâcha de sourire et n'obtint qu'une grimace idiote.

— Va-t'en ! criai-je.

On aurait dit qu'il se croyait encore ligoté, car il ne bougea pas.

Le ciel commençait à s'empourprer. Dans l'air déferlaient des vagues successives et chaque fois plus fortes, d'une lumière blonde. La rue, déserte, malgré les parois des maisons revêches et closes, s'égaya soudain. Elle avait capté l'aurore.

Combien de temps restâmes-nous là, éblouis et muets, comme deux oiseaux de nuit dans la féerie du matin ? Je me souviens seulement que, tout à coup, je saisis Poveda par les épaules et, d'un geste violent, comme on pousse un chariot sur une pente, je le précipitai dans la fournaise que le soleil levant venait d'allumer devant nous. Et, sans tourner la tête, je partis à longues enjambées. La cloche d'une église voisine, toute transie, appelait les fidèles à la messe. J'y courus...

\*  
\*  
\*

*Sans m'attarder à déchiffrer les trois dernières pages trop tavelées par le temps et l'humidité, je me hâtai de copier ce que je venais hâtivement de lire. Je n'en fus ensuite interrompre le vieux prêtre, qui ruminait son bréviaire au soleil.*

*— Avez-vous cherché, questionnai-je, les richesses dont parlent ces Mémoires ?*

*— Oui, monsieur, pendant cinq ans...*

*— Tiens !*

*— Cela vous étonne ?*

*— Mais ces données... ces détails... des blagues, n'est-ce pas ?*

*— Pour les sceptiques, peut-être... Pas pour moi. J'avais la foi, monsieur...*

*Quand on a la foi, on cherche toujours... Tout ce que je peux vous dire, c'est que le comte d'Orb est enterré dans la crypte du couvent de Saint-François depuis 1766. J'ai relevé cette date sur l'Obituaire.*

*— Il a donc existé ?*

*— Comme vous et moi. Quant à la comtesse, elle a sa tombe au couvent des Carmélites.*

*— Voilà l'auteur de ces Mémoires pris en flagrant délit d'imposture, m'écriai-je triomphant, puisqu'il prétend qu'elle fut ensevelie dans le souterrain, sous une pyramide d'argent.*

*— Tout doux, monsieur, reprit le vieillard. Et, d'une voix presque éteinte, il murmura à mon oreille : un préfet du temps de Melgarejo, don Corsino Balza, fit ouvrir cette tombe en 1870. Dans le cercueil de plomb hermétiquement clos, on ne trouva que du sable et des cailloux. Donc...*

*Ma stupeur fut grande.*

— *Mais pourquoi n'êtes-vous pas retourné à Potosi ? Pourquoi n'avez-vous point renoué vos recherches ? lui dis-je.*

— *Ah ! ne me demandez pas cela... Je ne vous le dirai jamais ! Jamais !...*

*Le visage du curé prit une expression de douleur et d'angoisse. Et il m'arracha des mains le manuscrit du comte d'Orb.*

*Mais, aussitôt, et comme s'il eût regretté sa brusquerie, il ajouta d'un ton plus calme :*

— *Il y a une phrase, dans ces pages, qui a dû certainement vous passer inaperçue. Je vais vous la citer, car elle s'est, depuis longtemps, gravée en moi.*

*Il fit une courte pause et, le regard posé sur l'austère paysage, il scanda :*

— « ...*Je me rappelai la sourde rumeur du Potosi. C'était bien lui qui avait grondé en punissant don Miguel de Gambarte, pour avoir poussé la convoitise au delà des limites signalées par Dieu... »*

*(A suivre.)*

LES LIVRES NOUVEAUX

*Les Horizons et les Champs.*

Une nouvelle collection : « Champs », est publiée par « les Horizons de France » sous la direction littéraire de M. Henri Pourrat, l'un de nos plus sensibles écrivains régionaux.

Le but de cette collection, nous dit son directeur, est de « grouper un ensemble d'œuvres lentement mûries au soleil et tirant leur sève du fonds richement concret de la vie populaire et terrienne. Une entreprise de fraîcheur, un appel d'air..., un certain dépouillement, une certaine brusquerie, une connaissance directe faite d'approches et d'amitiés; le goût des simples mots que notre père et notre mère nous ont transmis; le mépris de ce qui fait riche; cette poésie, pure en son essence, aussi fraîche, aussi en allée que la poésie anglaise, mais montée de notre vieux pays de chansons, un certain sens visionnaire, tout cela, n'est-ce pas aux *champs* qu'on le trouvera le mieux? »

Le premier volume de la série, c'est, comme il convenait à cette époque de l'année, un *Almanach des champs* dans lequel sont groupés des essais, des nouvelles, des poèmes d'une vingtaine d'écrivains connus pour leur amour du terroir.

Citons, aux premières pages, « ces dictons de janvier » :

Ce premier janvier, fais attention au vent qui souffle; il soufflera moitié de l'an et souhaite bien qu'il fasse beau :

*Le mauvais an  
Entre en nageant.*

Si la journée des Rois est belle, « l'orge pousse jusqu'au toit », paraît-il.

« As-tu bien remarqué les douze jours qui vont de la Noël aux Rois? Ils donnent le temps des douze mois de l'année. »

*Janvier d'eau chiche,  
Fait le paysan riche.*

Il ne faut pas non plus qu'il soit chaud.

Et,

*Quand le crapaud chante en janvier,  
Serre la paille, mêtayer.*

Pour que l'année soit vraiment bonne — disent les vieux en Auvergne — il faut que la terre ait été couverte neuf fois par la neige.

D'autres *Almanach des champs* paraîtront au cours des différentes saisons. La collection publiera, aux prochains mois, *la Fête des Vignerons*, par C.-F. Ramuz; *Champêtreries et Méditations*, par Francis Jammes; *Jean dans le trou à moustiques*, par Jean Variot.

\*  
\* \*

*Études historiques et littéraires.*

M. Pierre Aubanel a intitulé *le Génie sous la tiare* (Fayard, édit., 12 fr.) une étude qui, à propos du fameux procès de Galilée, donne un puissant relief à la figure du pape Urbain VIII. Selon M. Pierre Aubanel, la figure d'Urbain VIII a été mal jugée parce que mal connue. Humaniste, fondateur de la science sur l'expérience, diplomate qui sut mettre fin aux guerres sanglantes qui ruinaient l'Europe, ennemi irréductible du despotisme religieux de l'Autriche et de son empereur Ferdi-

mand II, Urbain VIII, tel que nous le présente M. Aubanel, apparaît comme un grand esprit humain et un véritable précurseur.

M. Henry Massoul s'applique à faire connaître à ceux qui ne le connaissent pas ou ceux qui le connaissent mal, c'est-à-dire au très grand nombre, le personnage un peu mystérieux et tout de même rayonnant de *la Reine Jeanne* (Berger-Levrault, 10 fr.), dont le souvenir, après plus de cinq siècles, est encore si vivant dans nos provinces rhodaniennes. Figure aux multiples et contradictoires légendes. Pour les Provençaux, la reine Jeanne fut une sorte de fée dont ils retrouvent, dans leur pays, partout les traces, tandis qu'aux yeux des Napolitains la reine Jeanne apparaît, d'ordinaire, sous les traits d'une Messaline moyenâgeuse. M. Henry Massoul, d'ailleurs, n'a point entendu fixer définitivement dans l'histoire la physionomie de Jeanne I<sup>re</sup> de Naples. Mais il utilise adroitement les vieilles chroniques et nous restitue l'atmosphère du quatorzième siècle. Évocation adroite et prenante du moyen âge italien et provençal.

M. Edmond Pilon (*Vieux Portraits, Jeunes Visages*, Plon, édit., 12 fr.) nous offre à sa façon, qui est aimable, ingénieuse et légère, une gerbe de biographies dramatisées. Sous prétexte de retrouver l'original du *Diphile* de La Bruyère, amateur d'oiseaux, M. Edmond Pilon évoque successivement la figure originale de Santeul, amateur passionné d'oiseaux, du falot Hervieux de Chanteloup, son disciple, gouverneur des serins de la princesse de Condé, curieux d'oiseaux, qui éleva leur dressage à la hauteur d'un art. La rencontre de Pascal avec la pauvre Nanette lui fournit l'occasion de tracer un portrait de Pascal guidé par l'illumination de la vérité suprême, occupé uniquement de Dieu et de charité. Ailleurs nous apparaissent le maréchal de Castelnau, le lieutenant de Turenne, vainqueur aux Dunes, M<sup>me</sup> de Sévigné aux champs, M<sup>me</sup> de La Fayette et sa princesse de Clèves venue rêver à Coulommiers, M. de Chamilly et la religieuse portugaise Célénie Leblong, fille de M<sup>lle</sup> Aïssé, M<sup>me</sup> de Chastenay enfin, qui dansa avec le duc d'Enghien, herborisa avec Bonaparte au lendemain de Toulon, composa un *Calendrier botanique*, puis — devenue une aimable vieille — initia les jeunes romantiques à ce langage des fleurs si délicat, dont elle avait reçu les confidences.

*Une Histoire du Monastère du Port-Royal* (Perrin, édit., 30 fr.) nous est présentée par M<sup>lle</sup> Cécile Gazier. On aime que le nom de Gazier, que le souvenir d'Augustin Gazier restent associés à une évocation de Port-Royal. Comme le dit justement M. André Hallays, dans sa préface au livre que M<sup>lle</sup> Cécile Gazier dédie « à la mémoire de son cher oncle et maître », Auguste Gazier était parmi nous l'authentique représentant de la tradition de Port-Royal. « Il était de Port-Royal dans ses maximes, dans sa vie, jusque dans ses manières. Les messieurs eussent reconnu en lui un des leurs. Ceux qui l'ont approché ont eu le privilège de se trouver en face d'un contemporain de Lancelot et de Nicole. Dans la gravité naturelle de cet homme d'autrefois il n'entraît ni tristesse, ni froideur mais un égal respect de soi-même et d'autrui. »

L'enseignement d'Augustin Gazier comme le reflet de sa croyance se retrouve dans le livre de M<sup>lle</sup> Cécile Gazier qui s'est d'ailleurs contentée d'être l'historiographe du monastère. Elle a mis sous nos yeux les péripéties du drame spirituel dont cette maison de prière et de pénitence fut le théâtre, et a passé, sans s'y arrêter,

devant les vastes perspectives qui, tout autour de Port-Royal, s'ouvrent sur la société, la littérature, la vie religieuse du siècle. Le danger d'un abrégé aussi strictement conçu était de dégénérer en une simple chronologie. Pour y parer, il fallait le talent de choisir et d'ordonner les faits et le don de peindre d'un mot, d'un trait tous les personnages qui tiennent un rôle dans l'histoire de Port-Royal; il fallait surtout, comme l'a réussi M<sup>lle</sup> Gazier avec une passion à peine contenue, donner au tableau la couleur de la vie.

Après des études estimées sur *Baudelaire* et sur *Alfred de Vigny*, M. Pierre Flottes nous donne un livre substantiel et vivant, mais non point romancé, sur *Leconte de Lisle* (Perrin, édit., 15 fr.). L'auteur suit le poète depuis ses premières rêveries sur les plages natales jusqu'à sa vieillesse honorée de chef d'école, en passant par tous les enthousiasmes et toutes les misères qui enveloppèrent la génération de 1843 et de 1870. Tout le drame intérieur de Leconte de Lisle se déroule en ces pages précises, éclairé par son décor intellectuel et politique, et la figure du maître s'en dégage à la fois altière et tendre. D'intéressants inédits ajoutent leur richesse au livre de M. Pierre Flottes.

Aux *Sœurs Brontë*, M<sup>me</sup> Emilie Romieu et M. Georges Romieu (N. R. F., 12 fr.) ont consacré un livre qu'il est intéressant de suivre et utile de méditer.

Le souvenir des Sœurs Brontë ne serait pas sorti du froid presbytère d'Ecosse où elles vécurent leur adolescence si le rayonnement de ces physionomies exceptionnelles n'avait permis de mesurer tout ce que, dans une condition humble et grise, elles cachaient de grandeur et de résignation.

D'une part, un père égoïste, un obsédé, toujours « absent », un frère, doué, que la vie gâtera. De l'autre, trois femmes ardentes, l'une, tout en passion et en sensibilité, l'autre tout en amour, la troisième, tout en silence. Leur vie : un flot d'excessives aspirations refoulées, une soif de beauté jamais assouvie — et la triste réalité d'une misère qu'il faut combattre, d'un père qu'il faut soigner, d'un frère qu'il faut sauver.

Ne pouvant vivre leur rêve, les Sœurs Brontë l'écriront. Puis, l'une après l'autre, elles disparaîtront, fauchées par un mal inexorable, avant d'avoir rencontré un amour vers lequel ont tendu leurs énergies, leurs efforts, leurs œuvres.

Mais ces trois sœurs sont-elles vraiment des « sœurs douloureuses » comme les qualifie la préface ? N'ont-elles pas trouvé en elles-mêmes le réconfort qu'elles paraissent chercher ailleurs ? Si elles n'ont pas connu les joies de l'amour, n'ont-elles pas aimé la nature, les choses ? N'ont-elles pas aimé cet amour qui ne se détermine ni se fixe ?

De ce bonheur indéfinissable, qui, sans doute, exista pour elles, les Sœurs Brontë ont emporté le secret dans la tombe et bien des hommes, qui se croient heureux, pourraient peut-être leur envier cette illumination intérieure.

\* \*

#### *Histoire du Théâtre.*

*L'Homme blanc*, un titre heureux pour les souvenirs d'un Pierrot. Ces mémoires du mime Séverin nous sont présentés avec une introduction et des notes de M. Gustave Fréjaville (Plon, édit., 15 fr.). Ce n'est pas seulement la vie d'un grand artiste que le roi des Pierrots a contée de verve. Son livre apporte à l'histoire du théâtre, par ses témoignages et ses documents, une contribution qui n'est point négligeable. Des anecdotes s'imagent de

portraits expressifs. Séverin a vu et bien vu le monde des artistes de son temps, et les directeurs, et le public. Son livre est intéressant en toutes ses pages, très informé, très sensible et d'une vive intelligence. Il devra nécessairement être consulté par ceux qui écriront l'histoire d'une époque, celle où triompha dans des spectacles inoubliés le mime Séverin, dont le livre actuel si vivant affirme la persistante jeunesse.

\* \*

#### *Quelques pensées sur la littérature et sur l'art.* *Informations littéraires.*

Nous donnons et commentons par ailleurs des pensées d'Oscar Wilde sur l'amour. Prélevons, dans le même petit volume, *l'Esprit de Wilde* (N. R. F., 12 fr.), quelques pensées à retenir sur l'invention littéraire et sur l'art.

« L'originalité ainsi que la beauté est un don fatal. »

« La vérité est rarement pure et jamais simple. »

« Le public est prodigieusement tolérant, il pardonne tout, sauf le génie. »

« Il y a des romans qui sont plus faciles à écrire qu'à lire. »

« Il y a toujours quelque chose d'étrangement impuisant dans la violence d'un littérateur. »

« Rien n'est plus dangereux que d'être trop moderne; on risque de devenir ultra-démodé. »

« L'universalité absolue du goût n'est pas sans danger. Seul un commissaire-priseur a le droit d'admirer toutes les écoles de l'art. »

« Ceux-là seuls devraient chanter la mort, dont le chant est plus fort que la mort. »

« L'art est la seule chose que la mort ne puisse atteindre. »

Sous ce titre : *la Quinzaine critique des Livres et des Revues* vient de paraître un nouveau périodique littéraire et scientifique qui se propose d'étendre, à l'étranger, le champ d'action non seulement des livres en langue française, mais aussi celui des revues générales et techniques (4, rue Félibien, Paris). Chaque fascicule de *la Quinzaine* contient une Revue des Revues divisée en sections. Chaque section est confiée à un ou plusieurs chefs de rubrique spécialiste.

*La Nouvelle Société d'Édition* annonce, pour paraître prochainement, une collection sur *Nos grandes Ecoles*, dans laquelle chaque volume sera écrit par un ancien élève de l'École traitée, et où l'on relève les noms de MM. Marcel Prévost pour Polytechnique, Edouard Herriot pour Normale, Louis Guichard pour Navale, Mgr Baudrillart pour l'Institut catholique, Paluel-Marmont pour Saint-Cyr, Maurice Donnay pour Centrale...

On vend, sans doute, beaucoup de livres français sur la Côte d'Azur. On n'en vend peut-être pas assez. Nous voulons dire que les livres étrangers tendent, dans les vitrines des libraires, à submerger les livres français. La proportion doit être, semble-t-il, quelque peu redressée et c'est à quoi s'est appliqué très utilement notre confrère Pierre Borel qui, depuis quelques mois, a organisé, à Nice, pour les étrangers, une série de causeries littéraires, sorte de conférences-lectures sur les nouveautés de la librairie française. La « critique parlée » de M. Pierre Borel est suivie par un public nombreux et a, comme conséquence, une vente plus active du livre de chez nous. Toutes les initiatives qui sont susceptibles d'augmenter la diffusion du livre français dans nos régions provinciales ou nos villes cosmopolites méritent d'être signalées quand elles peuvent être imitées.